1891

LES

ARTISTES CÉLÈBRES

ANTOINE WATTEAU

PAR

G. DARGENTY

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE 68 GRAVURES DANS LE TEXTE

ET DE

SEPT GRAVURES HORS TEXTE TIRÉES EN SANGUINE

PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
29, Cité d'Antin, 29



PORTRAIT D'ANGELO CONSTANTINI, DIT MEZZETIN.

Dessin à la sanguine, par Antoine Watteau.

(Collection de M. Dumesnil.)

LES

ARTISTES CÉLÈBRES

ANTOINE WATTEAU

PAR

G. DARGENTY



PARIS
LIBRAIRIE DE L'ART
L. ALLISON & Cie
29, CITÉ D'ANTIN, 29

Nous sommes redevables à l'extrême obligeance de MM. Bouillon et Henry Lacroix, les distingués iconophiles, de la communication des documents de l'Œuvre de Watteau qui forment l'illustration de cet ouvrage.

Nous avons, dans les légendes de nos gravures, respecté scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation qui s'y trouvent.



LE NAUFRAGE.
(Réduction de l'eau-forte du comte de Caylus, d'après le dessin original d'Antoine Watteau.)

JEAN-ANTOINE WATTEAU

CHAPITRE PREMIER

État civil de Watteau. — Orthographe de son nom. — Sa famille. — Sa jeunesse. — Sa vocation. — Son premier maître. — Voyage à Paris. — Épreuves qu'il y subit.

Le grand siècle expire.

Il emporte avec lui le goût du convenu pompeux, des ridicules emphases, du faste boursouflé, du solennel menteur.

Les affectations prétentieuses, la noblesse frelatée, le majestueux, le théâtral, le précieux, ont lassé tout le monde. Le cœur vient aux lèvres

à la seule pensée de cette viande creuse dont on se nourrit depuis soixante ans.

Louis XIV est mort, l'éblouissement a cessé, le mirage s'est évanoui, la détente s'est faite.

Le plus aimable des peuples, maintenu depuis tant de temps hors de lui-même, dans une vie conventionnelle toute de sentiments faux, se ressaisit. Il veut sentir le sol sous la semelle de ses souliers.

Oppressé par la tristesse du vieux roi, empoisonné d'ennui, il réclame un air sain, une lumière claire.

On a souffert, on veut jouir; on a pleuré, on veut rire.

A la procession succède la farandole.

Assez de patenôtres, à bas les cuistres ! Il faut vivre !

Vers cette fin de règne, il prend à la France embéguinée des ardeurs folles de plaisir. Elle jette son bonnet par-dessus les moulins. Sa chevelure, sévèrement emprisonnée, s'épand d'elle-même sur ses épaules nues. Dans les mains de cette évadée d'*in pace* le goupillon funèbre se transforme en joyeuse marotte. Les grelots tintent, et la belle fille a des prurits de damnation.

La foi, elle n'y pense plus ! Le diable, elle le lutine et le tire par les cornes comme un vieux satyre.

Oublions le passé !

Le bon côté des choses, voilà ce qu'il faut voir; heureux, voilà ce qu'il faut être.

Rattrapons le temps perdu; la vie est courte, coulons-la bonne.

La Grèce, Rome ? sans doute : les grands dévouements, les nobles sacrifices, les vertus austères ? oui, certes; mais nous foulons le sol de Gaule ! nous sommes les enfants frivoles de cette vieille mère facile et gaie !

Foin des ruines solitaires et des châteaux rébarbatifs, foin des temples profonds où se cachent en de noirs crépuscules des divinités vengeresses ; foin des forêts obscures où gémissent de lugubres voix ; foin de Jansénius et foin de Molina, de la *science moyenne* ainsi que des *thomistes;* foin des énergumènes, des fâcheux, des hâbleurs, des tortionnaires horribles et des martyrs hideux de toutes nations et de toutes religions; foin du meurtre et du sang : à bas la guerre ! foin du cloître où l'on rase la tête des vierges ; foin des sanctuaires où, parmi les soupirs et les lamentations stériles, languissent de beaux garçons privés



PORTRAIT DE WATTEAU, PEINT PAR LUI-MÊME.

Gravé par Boucher, pour servir de Frontispice au premier livre des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris, et publiées par M. de Julienne.*

Watteau, par la Nature, orné d'heureux talents
Fut très reconnoissant des dons, qu'il reçut d'elle
Jamais une autre main ne la peignit plus belle,
Et ne la sçut montrer sous des traits si galants.

C. Moraine.

des joies terrestres ; assez de gouffres; foin de toutes les atrocités humaines ou divines qui attristent l'esprit et révoltent la chair. Mais vive le toit de chaume, vive la maison solitaire où se blottissent deux cœurs unis en des recueillements délicieux ; vivent les grandes charmilles où l'on s'égare en échangeant de doux propos, les profondes perspectives dans le bleu desquelles s'effleurent les bouches amoureuses ; vivent les promenades du soir dans des parcs riants et recueillis ; vivent les chairs rosées et rebondies, les petits nez mutins et joyeux qui manquent de distinction, les attitudes provocantes qui font passer des frissons de volupté ; vivent tous les actes de la vie vulgaire et bon enfant ; vivent les belles filles, les gras soupers, et aussi les joies calmes du foyer ! Vive tout ce qui est bon ! Vive la paix, la douce paix ; vive l'amour qui fait rire et ne tire que des larmes de joie, l'amour sans poisons ni poignards, l'amour tranquille, au carquois chargé de flèches parfumées, l'amour bon des bêtes, des gens et des dieux, l'amour du grand Pan qui fait que tout ce qui respire s'entr'aime et que le bonheur devient la règle de l'univers !

Voilà ce que pensait la France quand Watteau se mit à peindre ; son génie est de l'avoir deviné, sa gloire est de l'avoir traduit.

Jean-Antoine Watteau naquit à Valenciennes, en 1684, de Jean-Philippe Watteau et de Michelle Lardenois, ainsi qu'il résulte d'un acte inscrit sur les registres de l'église Saint-Jacques, l'une des paroisses de cette ville [1].

1. A propos de l'orthographe du nom de Watteau, nous croyons intéressant de reproduire en entier une note du très érudit M. Paul Foucart, insérée dans l'almanach de Valenciennes, neuvième année :

« Comment doit s'écrire le nom du peintre des *Fêtes galantes* ? Watteau ou Wateau ? Question qui assurément n'est pas d'une importance capitale, mais qu'on a dû se poser à Valenciennes quand il s'est agi de le graver sur le piédestal de la statue.

« Vers la fin du XVIe siècle, le registre des choses communes de Valenciennes mentionne un bourgeois du nom de Denis Wasteau.

« Celui-là », nous dit Louis Cellier, « n'était pas le premier. Entre autres noms grotesques ou singuliers qu'il avait rencontrés en explorant nos archives, feu M. de la Fons citait celui de Watier Blancpain, dit *Wateau*, 1522. *Watiau* ou *wateau*, tout le monde le sait, est la traduction patoise du mot *gâteau* ; il se peut faire que quelque buveur en goguette ait trouvé ingénieux de surnommer *Wateau*, tel bourgeois qui s'appelait *Blancpain*, du nom de sa famille, et ce sobriquet per-



ANTOINE DE LA ROQUE,

Écuyer, Chevalier de l'Ordre Royal et Militaire de Saint-Louis, gratifié par Sa Majesté du Brevet et Privilège du *Mercure de France.*

Victime du Dieu Mars; les Filles de Mémoire
Occupent à présent son cœur et son esprit.
Il a combattu pour la Gloire,
Et c'est pour elle qu'il écrit.

(Réduction de la gravure de Lépicié, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

Son père, maître couvreur et charpentier, était, au dire des contemporains de son fils, un artisan peu fortuné, gagnant assez péniblement sa vie et dont les maigres ressources ne suffisaient qu'à peine aux exigences de son ménage. On a prétendu depuis qu'au contraire, Philippe Watteau fut un entrepreneur aisé, qui avait même pignon sur rue. La chose en soi n'a pas grande importance, et nous ne nous y attarderons pas.

L'enfance d'Antoine Watteau n'a pas laissé de traces.

Il est probable que les choses se passèrent pour lui comme elles se passent d'habitude pour ceux de sa classe. On ne voit pas que son avenir ait, plus que de raison, préoccupé son père. Celui-ci, étant couvreur, comptait sans doute qu'Antoine le serait aussi. Mais l'imagination d'Antoine, montant plus haut que les toits, en décida autrement.

L'apprenti, rêveur et solitaire, roulait dans sa tête des idées très particulières.

Il voulait peindre.

Qui l'avait orienté dans ce sens ?

Personne ne nous renseigne sur ce point. Mais Gersaint, son ami, dans sa notice contenue au *Catalogue des diverses curiosités du cabinet de M. de Lorangère*, et le comte de Caylus, dans la vie qu'il a écrite

pétué de père en fils sera devenu le nom patronymique que le génie d'un grand artiste a immortalisé.

« Dans l'acte de décès de Bartholomé Wateau, confrère de Saint-Druon, et aïeul du peintre, ainsi que dans cinq des actes de baptême de ses dix enfants, ce nom est orthographié d'une manière conforme à l'étymologie très vraisemblable que nous venons d'indiquer. Mais on sait avec quelle irrégularité étaient tenus jadis les registres des paroisses et combien étaient fluctuants les noms de famille eux-mêmes. Aussi est-il orthographié *Watiau* dans l'acte de décès de sa femme, Catherine Reuse, ainsi que dans deux autres actes de baptême, et *Vùateau* dans les trois derniers, le *vù* n'étant toutefois, au XVIIe siècle, qu'une manière cursive d'écrire le *w*.

« Parmi ceux des enfants de Bartholomé dont le nom avait été écrit de cette dernière façon, se trouvait Jean-Philippe, le futur maître couvreur. Nommé plus tard *Wateau*, dans son acte de mariage, il allait voir conserver à son nom la même orthographe sur les registres de la paroisse Saint-Jacques lors de l'acte de baptême de son fils, lequel est ainsi conçu :

« Le 10e d'8bre 1684, fut baptizé Jean-Anthoine, fils légitime de Jean-Philippe
« Wateau et de Michelle Lardonois, sa fème.
« Le parin Jean-Antoine Bouche.
« La marine Anne Mailliar.
« P. R. Ptre. »

« Rédigé avec une telle négligence que le mot *Antoine* s'y trouve orthographié de deux manières différentes, cet acte, rapproché de la majorité des pièces anté-



LA SCULPTURE.

Ce singe industrieux qui travaille en sculpture
Peut de l'Art qu'il exerce estre dit l'inventeur;
On ne peut estre bon sculpteur
Qu'en se faisant singe de la Nature.

(Réduction de la gravure de Desplaces, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — (Musée d'Orléans.)

du maître, nous apprennent que son goût pour la peinture se révéla dès sa plus tendre jeunesse.

« Il profitoit, dans ce temps, dit le premier, de ses moments de liberté pour aller dessiner sur les places les différentes scènes comiques que donnent d'ordinaire au public les marchands d'orviétan et les charlatans qui courent le pays. »

Le père, qui, si l'on en croit encore le comte de Caylus et Gersaint, n'était pas tendre, malgré le profond mépris dans lequel il devait tenir la carrière de fainéant et de propre à rien à laquelle se destinait son fils, n'osa cependant contrarier ouvertement une vocation qui se déclarait avec une si énergique intensité, et fit en définitive ce que peu d'ouvriers eussent fait à sa place. Malgré la répugnance qu'il éprouvait à voir son fils s'engager dans cette voie funeste, et en dépit du mauvais état de ses affaires, il consentit à placer Antoine chez un peintre de Valenciennes et à pourvoir pendant quelque temps à sa subsistance.

D'après MM. de Goncourt, ce peintre, absolument inconnu du reste, s'appelait Jacques-Albert Gérin.

rieures, n'en prouve pas moins d'une manière irrécusable que *légalement* le nom du grand artiste doit s'écrire avec un seul *t*.

« Était-ce néanmoins une raison décisive et péremptoire pour l'écrire ainsi sur un monument destiné à glorifier sa mémoire ? On ne l'a point pensé : un grand homme a le droit d'arranger à sa guise le nom de ses ancêtres, ou même de le changer totalement...... Si donc Wateau avait eu la fantaisie d'écrire toujours son nom autrement que sur son acte de baptême, on était prêt à s'incliner devant sa volonté.

« Mais l'a-t-il toujours écrit autrement ? Non. *La Fête vénitienne* et un certain nombre de lettres adressées à M. de Julienne et à Gersaint sont signées *Watteau*. On lit au contraire Wateau sur la *Comédie italienne* et sur diverses pièces manuscrites, dont nous ne citerons que la suivante :

« J'ay reçu de Monseigneur le duc d'Orléans 260 livres pour un petit tableau « qui représente un jardin avec huit figures.

« Fayt à Paris, le 14 aoust 1719.

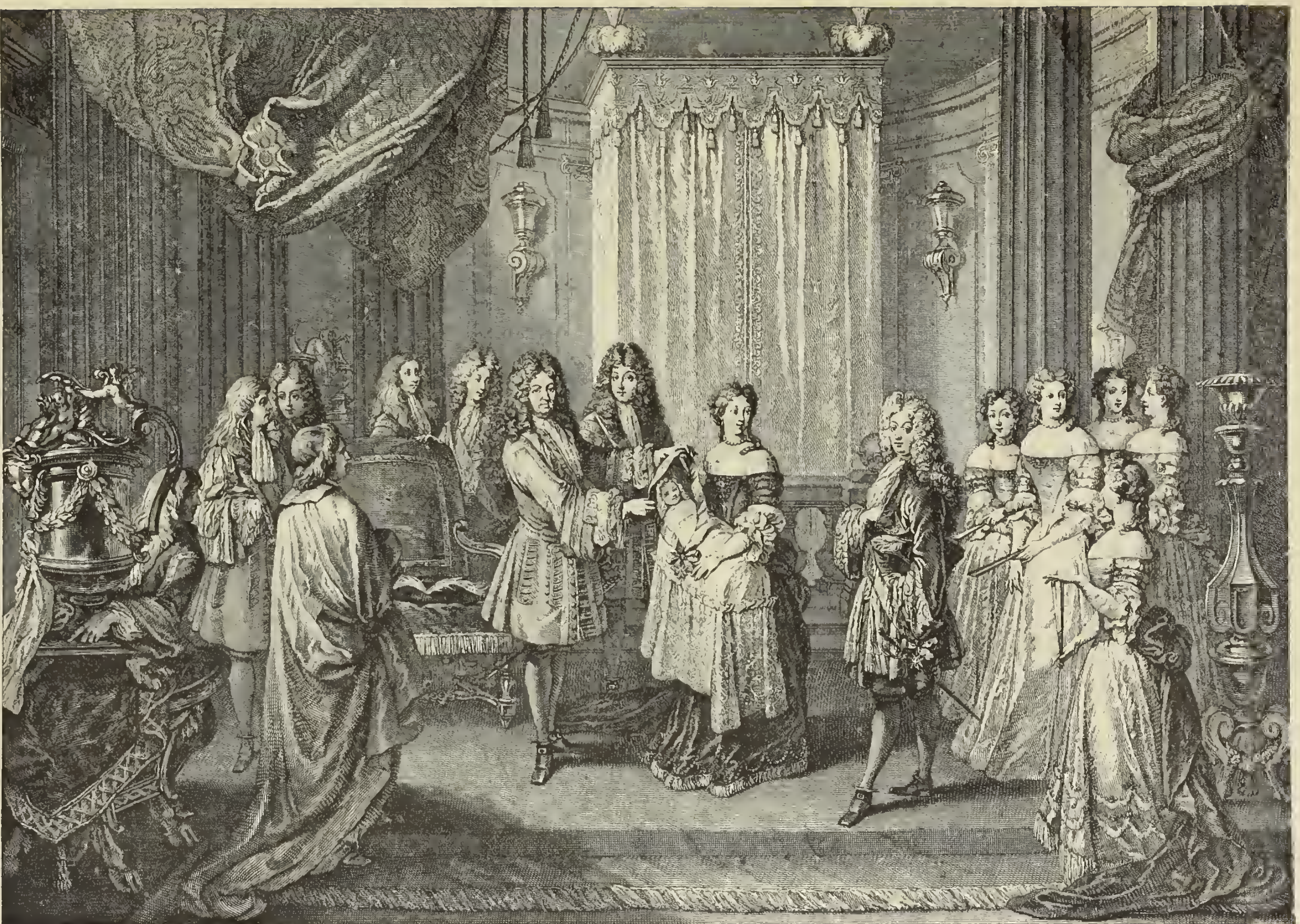
« Antoine Wateau. »

« Dans le manuscrit de l'éloge de son ami lu par lui devant l'Académie, le 3 février 1748, le comte de Caylus écrit toujours ainsi.....

« La volonté personnelle de l'artiste étant ambiguë, on a cru que cet usage conforme à l'acte de naissance devait être suivi.

« Et voilà pourquoi, sur le piédestal de la statue, on lit *Wateau* et non Watteau. »

Malgré la valeur de toutes ces bonnes raisons, nous avons écrit *Watteau* avec deux *t*, parce que c'est l'orthographe d'usage la plus répandue, celle qui est familière au public.



LOUIS XIIII METANT (*sic*) LE CORDON BLEU A MONSIEUR DE BOURGOGNE, PÈRE DE LOUIS XV, ROY DE FRANCE RÉGNANT.

(Réduction de la gravure de N. de Larmessin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

Combien de temps Antoine séjourna-t-il chez ce maître sans talent ? on l'ignore. Mais ce que nous savons, c'est que la bonne volonté du père ne fut pas de longue durée, qu'il se lassa promptement d'entretenir son fils à l'atelier, et qu'il le mit bientôt en demeure de prendre un parti, lui déclarant net qu'il entendait désormais ne plus continuer de fournir aux frais de son éducation artistique.

Cette rigueur ne troubla pas Watteau et ne modifia en rien sa résolution inébranlable de se donner à l'art.

Nous ne sommes pas renseignés sur ce qu'il fit lorsqu'intervint cette fâcheuse détermination paternelle. Mais tout porte à croire qu'il ne changea point sa vie et continua de travailler chez Gérin jusqu'à la mort de celui-ci, qui survint en 1702.

Ce fut, selon toute probabilité, à cette époque également qu'il entra, comme l'indique le *Dictionnaire* de Dargenville, chez un second maître « qui avait du talent pour la décoration de théâtre et qui l'emmena à Paris pour l'aider dans des travaux que voulaient lui confier les directeurs de l'Opéra ».

Pour Watteau c'était une bonne aubaine. Venir à Paris, pouvoir y peindre, pouvoir y vivre !

Dargenville nous apprend, hélas ! que son bonheur ne fut pas de longue durée, car « son maître étant retourné à son pays le laissa en cette ville ».

Le maître parti, les travaux achevés, voici le pauvre peintre seul, abandonné à lui-même, sans pain, sans gîte, sans relations ; le voici timide, mélancolique, taciturne et sévère, perdu dans une foule bruyante, grouillante, indifférente, superficielle et railleuse.

Ce fut un dur moment, et j'imagine que sa pauvre âme dut broyer bien du noir.

Mais Watteau avait vingt ans, il était poète, c'est-à-dire amoureux de tout ce qui est beau ; et Paris fourmillait de belles femmes, de riches costumes, de riants aspects, de lointains vagues de carrefours animés de gaies perspectives, d'arbres touffus, de tout ce qu'il fallait enfin pour entretenir le monde de ses rêves, de ce monde que MM. de Goncourt appellent si joliment « une Arcadie sourieuse, un Décaméron sentimental ».

Il conservait, en outre, tout frais encore, le souvenir de la rude domination paternelle, que son « génie libre et volontaire » avait si impatiemment supportée, et dont il n'était affranchi qu'à peine.



ÉTUDES A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU.

Les deux figures de femmes légèrement rehaussées de crayon noir.

(Collection du British Museum.)

Et puis enfin ce maigre garçon, à qui, pas plus qu'à Théophile de Viau, « la nature et la fortune n'avaient donné beaucoup de parties à plaire », était, de longue date déjà, familiarisé avec la misère.

Cette compagne de son enfance, il la connaissait si bien qu'il ne la redoutait plus.

Elle n'avait rien pour l'épouvanter.

Qu'importent la solitude et le dénuement à celui dont la tête est peuplée de visions, et le bonheur ne gît-il pas en ce qu'on croit être bien plus qu'en ce qui est ?

Cependant, il faut vivre !

Et pour entretenir ce monde imaginaire et la joie de l'habiter en soi parmi les foules créées qui vous regardent avec complaisance, au milieu d'ombres aimées, vous sourient doucement et donnent l'illusion d'un bien-être calme ; pour transformer le triste galetas où la pauvreté claquemure en bosquets remplis de moiteurs tièdes, en jardins somptueux peuplés de marbres immaculés, en parcs profonds mouchetés de sémillantes marquises ; pour s'endormir dans le frais des sources murmurantes, près des fontaines claires, sur les vertes pelouses où traînent les grandes ombres, autour d'instruments innommés exécutant de chimériques symphonies ; pour perpétuer cette série de songes et ces caresses rafraîchissantes, *item* il faut manger !

L'odieuse réalité opprime la fantaisie délicieuse ; elle met sur sa gorge son pied inexorable. Le positif nous rattrape par le ventre. Oh ! la loi de nature ! la loi brutale qui rend le monde entier esclave d'une bouchée de pain !

Cette parcelle de génie coagulé que le gindre prépare en son pétrin et qu'il ne livre que contre espèces, Watteau fut obligé, pour se la procurer, d'entrer chez Métayer, mauvais peintre que, faute d'ouvrage, il quitta bientôt pour se placer chez un autre plus mauvais encore.

Le métier qu'il y fit est certes le plus répugnant que la faim puisse imposer au plus misérable des artistes.

Qu'on en juge d'après ce que rapporte Gersaint :

« On débitoit, dit-il, dans ce temps-là, beaucoup de petits portraits et de sujets de dévotion aux marchands de province, qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel Watteau venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable ; il avoit quelquefois une douzaine de misérables



ÉTUDE DE NÈGRE.

Dessin d'Antoine Watteau à la sanguine et au crayon noir, rehaussé de blanc.

(Collection du British Museum.)

élèves qu'il occupoit comme des manœuvres; le seul mérite qu'il exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution. Chacun y avoit son emploi. Les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes, ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs; enfin, le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir entre les mains du dernier.

« Watteau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres; il fut cependant distingué des autres parce qu'il se trouva propre à tout, et en même temps d'expédition; il répétoit souvent les mêmes sujets. Il avoit surtout ce talent de rendre si bien son *Saint Nicolas*, qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoit particulièrement pour lui. « Je savois (me dit-il un jour) mon saint Nicolas par cœur, et « je me passois d'original. »

M. de Caylus rapporte une anecdote douloureusement amusante du même temps, que je ne puis m'empêcher de reproduire parce qu'elle complète l'histoire qui précède, dont elle n'est peut-être, au reste, qu'une variante. Son mérite est de bien mettre en lumière la triste besogne à laquelle Watteau se trouvait obligé de recourir pour vivre et de montrer aussi « les difficultés, les peines et les désagréments que Wateau a eu à soutenir pour faire éclater son génie et pour représenter que, si la nature nous en a donné, il profite de tout : rien ne l'altère, tout avec lui se tourne en nourriture ».

Voici donc :

« Il travailloit depuis quelque temps chez le marchand de cette espèce de tableaux auquel le hazard l'avoit adressé, lorsque la peinture qui aide à soutenir les adversités par l'imagination, et conséquemment par la gaieté dont elle sçait quelquefois les assaisonner, lui fit faire une plaisanterie qui le consola, du moins pour le moment, de faire toujours la même figure. Il étoit à la journée, et, sur le midi, il n'étoit point encore venu demander ce qu'on appeloit *l'original*, car la maîtresse avait grand soin de l'enfermer tous les soirs. Elle s'aperçut de sa négligence; elle l'appela. Elle cria plusieurs fois, toujours inutilement, pour le faire descendre du grenier, où, depuis le matin, il travailloit, et où, en effet, il avoit fini de mémoire l'original en question. Quand elle eut bien crié, il descendit d'un grand sang-froid, accompagné d'un air doux qui lui étoit naturel; il le lui demanda, dit-il, pour y placer les lunettes; car c'étoit, je crois, une vieille, d'après Gérard Dow, qui consulte ses registres, et cette composition étoit alors en règne dans ce genre de marchandises. »



ÉTUDE DE NÈGRE.

Dessin d'Antoine Watteau à la sanguine et au crayon noir, rehaussé de blanc.

(Collection du British Museum.)

Tel est le régime artistique auquel se soumettait le malheureux Antoine; tels sont les procédés qu'il lui fallait employer pour ne pas mourir de faim.

« Il s'ennuyoit de ce travail désagréable et infructueux », dit Gersaint.

Je le crois aisément.

Et maintenant, veut-on savoir ce qu'il gagnait, veut-on savoir pour quel salaire il se pliait à cette besogne nauséabonde, subissait les gourmades de la patronne, les ordres impératifs et la mauvaise humeur du patron, consentait à collaborer avec d'ineptes et grossiers manœuvres?

Pour trois livres par semaine!

Oui, pour trois livres par semaine, trois livres qu'on lui payait en rechignant le samedi, il vendait tout son temps, refoulait tous ses caprices, vieillissait sa jeunesse, séchait la fleur de son génie! Il est vrai que, « par *une espèce de charité*, on lui donnoit de la soupe tous les jours »!

Ah! cette soupe en surcroît, cette soupe qu'on ne lui devait pas, dont on *le gratifiait par charité*, je m'en méfie terriblement!

Je me trompe fort, ou cette libéralité, cachant une très lucrative malice, n'avait d'autre but que de retenir Watteau à l'atelier.

L'empêcher d'en sortir pour aller au dehors prendre ce repas, c'était gagner une heure de son travail qui payait au centuple le généreux sacrifice de la patronne : calcul digne en tout point de cette vieille sorcière.

Qu'elle et le négociant en *Saint Nicolas* veuillent me pardonner si je les calomnie!

Ainsi donc, qu'on se le dise dans les ateliers! trois francs *la semaine* et une soupe *de charité*, voilà ce que touchait Watteau. Voilà comment on payait son talent; voilà le taux auquel on cotait son temps : *trois francs* par semaine! pour peindre à jet continu saint Nicolas toujours, et parfois *une Vieille à lunettes!*

Eh! je sais bien que Watteau ne fut pas le premier et ne sera pas le dernier homme de génie obligé, pour gagner son pain, de prostituer son intelligence et sa main.

Il est grand, hélas! et Dieu merci! le nombre de ceux qui, l'œil obstinément fixé sur le but, marchent droit devant eux sans distraction ni faiblesse, indifférents aux misères de la vie et aux écœurements du métier. Vanloo fit pendant longtemps des portraits à la grosse, et,



L'ABREUVOIR.

(Réduction de la gravure de L. Jacob, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

comme il étudiait chez Lemoine, Boucher, lui aussi, fut imagier de saintetés.

Mais Vanloo, mais Boucher vivaient de ce métier.

Watteau, lui, en mourait.

Combien dura cette période de sacrifice, plus cruelle encore que celles qui l'avaient précédée? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est que, si elle nuisit à sa santé, elle eut sur son avenir d'artiste une salutaire influence.

« Quoiqu'il ne fût occupé qu'à ces misérables ouvrages, constate Gersaint, le désir de s'avancer et l'amour du travail lui faisoient mettre à profit les moments de liberté qu'il avoit, tant les soirs que les jours de fête, et qu'il employoit à dessiner d'après nature tout ce qui lui tomboit sous la main. C'est ce qui lui a acquis cette grande facilité qu'il a toujours eue pour le dessin, et qui est la partie dans laquelle il a le plus excellé. »

Voici d'autre part ce que dit Caylus, à propos de ce temps d'épreuve : « Loin de se rebuter d'un exercice si misérable, il redoubla d'efforts pour s'élever. Tous les moments de liberté dont il pouvoit jouir, les fêtes, les nuits même, il les emploïoit à dessiner d'après nature. Exemple qu'on ne sauroit trop proposer à la jeunesse. »

On voit, par ce qui précède, que c'est chez le peintre du pont Notre-Dame que Watteau reçut sa véritable trempe d'artiste.

Après de pareilles souffrances morales, après tant de privations matérielles, il pouvait tout braver, sûr de ne jamais être plus maltraité.

Ce solitaire était du reste résigné par avance à toutes les vicissitudes. A M. de Caylus qui le sermonnait sur son indifférence en matière de comfort, qui blâmait ses velléités vagabondes et l'incohérence de sa vie, le doux bohème répondait : « Le pis aller, n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne. »

Quoi de plus triste et de plus touchant!





DESSIN A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU.

(Musée Condé, à Chantilly.)

CHAPITRE II

Watteau entre dans l'atelier de Gillot. — Influence de ce peintre sur le talent de son élève. — Gillot doit-il être considéré comme le véritable maître de Watteau. — Watteau abandonne l'atelier de Gillot pour entrer chez Audran, au palais du Luxembourg. — Il étudie Rubens avec ardeur et peint son premier tableau. — Watteau quitte Audran et se rend à Valenciennes. — Retour à Paris.

Si patient, si indolent, si insensible aux privations qu'il fût, Watteau, pourtant, se lassa de la vie qu'il menait.

Chercha-t-il à en changer ? fit-il pour cela des démarches ? Ou bien est-ce le hasard qui lui fournit l'occasion de sortir du bagne artistique où la misère le maintenait ?

Gersaint dit qu'il se *présenta* chez Gillot ; M. de Caylus écrit qu'il fit fortuitement sa rencontre dans le temps où ce maître venait d'être agréé à l'Académie de peinture. C'est aussi ce que croit Dargenville. M. de Julienne rapporte, au contraire, que « Gillot ayant vu quelques dessins et tableaux de la main de Watteau qui lui plurent, l'invita à venir demeurer avec lui ».

Auquel entendre ?

Watteau n'était point d'humeur à se démener fort pour sortir d'une impasse, moins encore à s'en aller d'atelier en atelier, quémander une place. Il était de ceux qui laissent couler l'eau, attendent la fortune en dormant, ou plutôt n'y pensent même pas et se comportent un peu dans la vie comme ces somnambules qu'il faut secouer fort pour les tirer de leur rêverie mortelle.

J'incline donc à penser que c'est M. de Julienne qui dit vrai.

Quoi qu'il en soit, l'entrée de Watteau dans l'atelier de Gillot eut sur l'artiste une influence capitale et déterminante. Tout le monde est d'accord sur ce point.

On admet même, et cela se lit dans tous les dictionnaires, que Gillot fut le maître de Watteau.

Son maître, oui, Gillot le fut en ce sens que, jusqu'au jour où il fit sa connaissance, Watteau n'avait point eu de maître digne de ce nom, et que c'est Gillot, sans conteste, qui confirma son goût pour une sorte de

peinture de théâtre, goût qui avait pris naissance en lui lors de l'exécution des travaux entrepris pour l'Opéra par le peintre de Valenciennes, avec lequel il avait collaboré. C'est, du reste, l'avis de Gersaint. « Gillot, dit-il, est le seul maître que l'on puisse véritablement donner à Watteau, si le peu de temps qu'il a demeuré chez lui peut lui avoir acquis les qualités de son disciple. Mais la manière de peindre et de dessiner du disciple est toute différente de celle du maître. Il n'a guère puisé chez lui qu'un certain goût pour le grotesque et le comique, et aussi pour les sujets modernes dans lesquels il a donné par la suite. »

D'autre part, M. de Caylus dit : « Wateau fit la rencontre de Gillot, qui, vers ce temps, fut agréé en cette Académie. Ce peintre, après avoir exécuté des bacchanales, plusieurs idées fantastiques, de l'ornement, des choses de mode, et même de l'histoire, s'étoit alors renfermé à représenter des sujets de la comédie italienne. Cette rencontre fut une véritable fortune pour Wateau. Ce genre de composition *détermina absolument* son goût, et les tableaux de son nouveau maître lui ouvrirent les yeux sur plusieurs parties de la peinture, dont il ne faisoit encore que se douter. »

Gillot, artiste fin, spirituel, était un homme d'imagination vive, parfois même un peu déréglée.

L'influence qu'il eut sur Watteau n'est pas niable. Si sa manière de peindre n'était pas ce que son élève estimait en lui, en revanche sa conception des choses, son orientation d'artiste correspondaient absolument au génie de Watteau. Il faut bien le croire, du moins, puisque toute l'œuvre de son élève, sauf peut-être ses premiers essais, est empreinte de cette obsession.

Dans « le monde qu'il a tiré de ses visions enchantées » ; dans « la patrie amoureuse et lumineuse, le paradis galant qu'il a bâti sur les nuages du songe, dans les paysages où il a réuni toutes les joies d'une vie idéale », selon l'expression si vive, si juste, si pittoresque de MM. de Goncourt, « c'est la comédie italienne qui tient la guitare. Bien campée, le nez au vent, c'est la comédie italienne qui sème glorieusement, au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents... C'est le duo de Gille et de Colombine qui est la musique et la chanson de la comédie de Watteau. » Si ce n'est pas le génie de Gillot qui s'est développé, qui a grandi dans la tête de Watteau, c'est assurément Gillot qui a montré la voie au jeune homme que le hasard



LA DANSE CHAMPÊTRE.

(Réduction de la gravure de P. Dupin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — (Musée Condé, à Chantilly.)

conduisit dans son atelier ; c'est lui, sans nul doute, qui l'a rendu conscient de ses préférences.

A ce point de vue donc Gillot est bien le maître de Watteau.



N° 151 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

Nous avons déjà dit que Watteau ne séjourna pas longtemps chez Gillot.

Ils vécurent d'abord dans une très grande intimité résultant de la communauté de leurs vues et de la parité de leurs intelligences ; mais cela ne pouvait durer.

« Jamais, dit Gersaint, caractères et humeurs n'eurent plus de ressem-



LA FAMILLE.

(Réduction de la gravure de P. Aveline, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

blance; mais comme ils avoient les mêmes défauts, jamais aussi il ne s'en trouva de plus incompatibles. Aucune faute ne se passoit, ni d'un côté ni de l'autre, et ils furent enfin obligés de se séparer tous les deux d'une manière assez désobligeante des deux parts. Quelques-uns même veulent que la jalousie ait été la cause de cette brouille. »

Caylus confirme ce récit : « Ils se quittèrent mal, dit-il, et toute la reconnaissance que Wateau ait pu témoigner à son maître pendant le reste de sa vie s'est bornée à un profond silence. Il n'aimoit pas même qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et sur leur rupture; car pour ses ouvrages, il les vantoit et ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit. »

Dargenville, lui, ne mentionne pas cette jalousie du maître pour son élève dont le talent devenait supérieur au sien. Il passe sous silence ce dépit dont parlent Gersaint et Caylus, et ne dit rien des causes qui auraient déterminé Gillot à abandonner la peinture, en tête desquelles certains placent la mortification et le déconfort produits par l'évidente supériorité de l'élève sur le maître.

En ce temps-là vivait au Luxembourg, où il occupait la place de concierge, Claude Audran, issu d'une vieille famille parisienne vouée depuis longtemps aux arts et particulièrement à la gravure.

Cet Audran, qui fut le troisième de la famille portant le nom de Claude, était un excellent peintre d'ornement : il avait, d'après Caylus, étudié tout particulièrement « les ornements tels qu'ils avoient été emploïés par Raphaël au Vatican et par ses élèves en divers endroits : comme aussi par le Primatice à Fontainebleau ». On lui doit d'avoir remis en honneur toutes les branches de ce genre : les camaïeux, les arabesques, les grotesques dont on se prit alors à orner avec fureur les plafonds et les boiseries. C'est ainsi que Claude Audran avait décoré un certain nombre de salons au Luxembourg, ce qui lui avait valu d'être nommé concierge de ce palais.

Mais dans ces travaux d'ornement qu'entreprenait Audran, certains comportaient différents sujets de figures qu'il était inhabile à exécuter. Il lui fallait donc s'adjoindre des artistes capables de créer des personnages, de les dessiner et de les peindre avec ce tour de main, cette légèreté de touche, cette souplesse, cette convention, cet esprit spécial qui sont de mise dans les compositions ornementales.



RETOUR DE CAMPAGNE.

(Réduction de la gravure de N. Cochin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

Ces qualités, Watteau les possédait au suprême degré.

Elles résultaient chez lui de la science complète du dessin qui lui permettait de tout interpréter sans avoir recours à la nature, grâce à l'étude profonde qu'il en avait faite.

Audran n'eut pas plutôt mis à l'essai le talent du jeune homme qu'il sentit de quel précieux concours il lui serait. Aussi ne négligea-t-il rien pour se l'attacher. « Il lui rendit, dit Gersaint, la vie plus douce à proportion du bénéfice que ses ouvrages lui occasionnoient. »

Pour la première fois Watteau jouit chez ce brave homme d'un peu de bien-être.

L'existence paraît lui avoir été facile, peut-être agréable pendant tout le temps qu'il habita le Luxembourg.

Sous la direction d'Audran, qui ne manquait pas de goût, il acquit une véritable habileté de peintre d'ornements. On peut en juger par les morceaux de ce genre qui ont été gravés d'après lui. Mais l'influence capitale qui s'exerça sur son talent à cette époque décisive de sa vie fut celle de Rubens et plus encore peut-être celle des couverts magnifiques qui ornaient le jardin du palais.

Caylus nous apprend en effet qu'il « copioit et étudioit avec avidité les plus beaux ouvrages du maître d'Anvers et qu'il dessinoit sans cesse les arbres de ce beau jardin qui brut et moins peigné que ceux des autres maisons roïales lui fournissoit des points de vue infinis ».

A ce moment donc, selon toute apparence, il mena de front, sans trop de peine, les choses de l'art et celles du métier. Le travail pour la vie lui sembla moins pénible, et il le put combiner avec les exigences de son génie.

Pendant que Rubens, dans le silence et le recueillement de leur intimité, lui enseignait la couleur, les voûtes frondeuses du Parc lui inspiraient des conceptions spéciales de nature traduites bientôt sous forme de paysages mystérieux et raffinés, d'une entente et d'une couleur inconnues jusque-là, paysages d'idéalité dont toute scorie est éliminée et sur l'ensemble desquels règne seule une sorte d'exquise et conventionnelle beauté pleine de charme et de repos.

Quelque paisible que fût la vie faite à l'auxiliaire du peintre-concierge, il ne pouvait convenir à un véritable artiste de la mener longtemps.

L'ornement, c'était bien pour se faire la main, pour acquérir, comme dit Caylus, la légèreté de pinceau qu'exigent les fonds blancs et les fonds



ÉTUDE DE BAIGNEUSE.

Dessin d'Antoine Watteau ; le corps à la sanguine, tout le reste au crayon noir.

(Collection du British Museum.)

dorés, c'était bien aussi pour apprendre par cœur les maîtres qu'on avait en permanence sous l'œil; mais cela ne pouvait durer indéfiniment.

L'humeur mouvante de Watteau, le besoin qu'il ressentait toujours de changer de place, de genre, de besogne, enfin et plus encore la nécessité devenue impérieuse de s'affranchir d'une domination qui pesait lourd sur ses épaules déjà lasses, la volonté de voler de ses propres ailes, d'affirmer sa personnalité, lui firent bientôt prendre la résolution d'abandonner le Luxembourg.

En somme, le jeune artiste avait beaucoup gagné dans la fréquentation d'Audran. Il n'était déjà plus question de la manière de Gillot; elle s'était sensiblement éclipsée; un meilleur ton de couleur, un dessin plus fin, plus correct, plus recherché, en avait pris la place. Depuis trop de temps Watteau peignait les figures dans les ouvrages d'Audran : c'était assez.

Laissons raconter par Gersaint la façon dont il se dépêtra de la domination d'un maître auquel il était précieux et qui faisait tous ses efforts pour le conserver.

« Watteau, qui ne vouloit pas passer sa vie à travailler pour autrui et qui se sentoit en état d'imaginer, hazarda un tableau de génie qui représente un départ de troupes et qu'il fit à ses temps perdus : il le montra au sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce tableau est un des deux que M. Cochin le père a gravés. Le sieur Audran, habile homme, et en état de juger d'une belle chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce tableau; mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, et sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement et même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne point passer son temps à ces sortes de pièces libres et de fantaisie qui ne pourroient que lui faire perdre le goût dans lequel il donnoit. Watteau n'en fut point la dupe; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit désir de revoir Valenciennes, le déterminèrent totalement. Le prétexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête; mais comment faire? L'argent lui manquoit, et son tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eut recours à M. Sponde, peintre à peu près des mêmes cantons que lui et son ami particulier : le hazard conduisit M. Sponde et le sieur Sirois, mon beau-père, à qui il montra ce tableau, le prix était fixé à 60 livres, et le



LA LORGNEUSE.

(Reduction de la gravure de J. Scotin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

marché fut conclu sur-le-champ. Watteau vint recevoir son argent; il partit sagement pour Valenciennes, comme cet ancien sage de la Grèce; c'étoit là toute sa fortune et sûrement il ne s'étoit jamais vu si riche. Ce marché fut l'origine de la liaison que feu mon beau-père a toujours eue avec lui jusqu'à sa mort et il fut si satisfait de ce tableau qu'il le pria instamment de lui en faire le pendant qu'il lui envoya effectivement de Valenciennes : c'est le second morceau que le sieur Cochin a gravé; il représente une alte d'armée; le tout en étoit d'après nature; il en demanda 200 livres qui lui furent données. Ces deux tableaux ont toujours passé pour deux des plus belles choses qui soient sorties de sa main. »

Le voilà donc à Valenciennes. Il a réalisé le désir que lui prête Caylus d'y reparaître, — ambition bien modeste, — avec des talents supérieurs à ceux de son premier maître.

Ce qu'il y fit, on ne sait trop. Nous venons de voir cependant, par le récit de Gersaint, qu'il y exécuta le deuxième tableau de Sirois.

Sitôt que Watteau eut revu son pays et les siens ; sitôt qu'il eut montré à ses compatriotes, non pas l'homme arrivé, mais en train de parvenir qu'il était, l'ennui le prit.

Comme le fait observer Caylus, « tous les talents qui émanent de l'esprit ont un égal besoin tant pour leur avancement que pour leur soutien de la critique et de l'émulation, de la communication des ouvrages et des artistes ».

Cela manquait totalement à Valenciennes.

Entouré de sa famille et de ses anciens amis, Watteau s'y sentit plus seul que dans la plus reculée des misérables chambres de garçon qu'il avait successivement occupées depuis son arrivée à Paris.

Aussi, eut-il vite assez de ce monde bourgeois et terre à terre, avec lequel il ne fallait pas songer à s'entretenir des seules choses qui l'intéressaient.

On ne pouvait là, ni le comprendre, ni l'encourager.

Pris d'un accablant ennui, d'un insurmontable dégoût, un beau matin, sans crier gare, il s'évada et revint à Paris.





ÉTUDES A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU

(Collection de M. Bottollier-Lasquin.)

CHAPITRE III

Séjour de Watteau chez Crozat. — Heureux effets de ce séjour. — Watteau quitte Crozat et se transporte chez Sirois. — Il concourt pour le prix de Rome. — Watteau présente à l'Académie les deux tableaux peints pour Sirois. — Il est élu académicien. — Conséquences de ce succès imprévu et inespéré. — Watteau quitte Sirois et accepte l'hospitalité de Vleughels. — Voyage à Londres. — Sa santé s'altère rapidement. — Séjour à Nogent. — La mort.

Joseph-Antoine Crozat, fils d'un des plus opulents financiers du règne de Louis XIV, vivait dans le riche hôtel que lui avait donné son père.

C'était un amateur distingué de choses d'art qui avait réuni une superbe collection de peintures, de dessins et de pierres gravées, au sein desquels il aimait vivre. Son goût était indiscuté et sa générosité proverbiale.

Il offrit à Watteau la table et le logement.

Quelque répugnance que le peintre put avoir à enchaîner de nouveau sa chère liberté, il accepta, pressé, sans nul doute, par le besoin, et n'eut pas lieu de s'en repentir.

« Cette belle maison, dit Caylus, qui renfermoit alors un plus grand nombre de trésors pour la peinture et pour la curiosité, que jamais particulier a peut-être réuni sous sa main, fournit mille nouveaux secours à Wateau. Mais ce qui piqua le plus son goût, ce fut cette belle et nombreuse collection de dessins des plus grands maîtres, qui faisoit partie de ces trésors. Il étoit sensible à ceux de Giacomo Bassan. Mais, plus encore aux études de Rubens et de van Dick. »

Gersaint, de son côté, nous apprend « qu'il en profita avec avidité ».

Pendant tout le cours de son séjour chez Crozat, il vécut comme il avait vécu au Luxembourg, en communion constante avec les maîtres, les copiant, les interprétant, s'en assimilant l'esprit et la facture, en suçant, pour ainsi dire, la moelle et se hâtant, comme s'ils allaient lui échapper, avec cette fièvre qui le poussait à aller vite, à cause de l'incertitude du lendemain.

Avant ce temps et même avant son voyage de Valenciennes, Watteau avait déjà fait son *Départ de troupe*, « ce tableau de *génie* dont le mérite

effrayait Audran »; durant son séjour à Valenciennes, il lui avait donné pour pendant *la Halte d'armée,* qui ne lui est pas inférieure.

Watteau était donc déjà un maître; mais peut-être lui manquait-il encore « cette légèreté, cette grâce, cette correction, cette facilité d'expression » dont il fit preuve par la suite.

C'est à son séjour chez Crozat, au recueillement dans lequel il y vécut tête à tête avec les peintres anciens, qu'il dut de conquérir et de s'assimiler une partie de leurs qualités.

Il y était trop heureux; il ne put s'y tenir.

Comment et pourquoi Watteau, plongé dans les délices perpétuelles d'un fortifiant bain d'art, choyé par un richard intelligent, qui se montrait ravi de le posséder sous son toit, qui aimait son talent et lui faisait des commandes, pourquoi et comment Watteau se lassa-t-il de la maison hospitalière où chaque jour grandissait son génie?

Rien ne nous autorise à croire qu'un incident fâcheux, un froissement d'amour-propre, un petit acte de tyrannie quelconque, ait déterminé le maître à quitter un séjour où on lui faisait la vie si douce.

Non, il ne faut voir, dans la brusque résolution qu'il prit d'abandonner Crozat, qu'un effet de son amour de l'indépendance, une lassitude d'être heureux, un dégoût de bien vivre, une nécessité de se reprendre.

Malgré les incertitudes de l'avenir, Watteau n'hésita pas.

Les décorations qu'il s'était chargé d'exécuter dans l'hôtel du financier ne furent pas plutôt achevées, qu'il en sortit pour n'y plus rentrer.

Sa réputation commençait à se faire. Les tableaux de Sirois, cette *Marche* et cette *Halte* d'armée, avaient été vus par des connaisseurs et fort appréciés. On commençait à désirer de sa peinture. Il était donc à peu près sûr de pouvoir vivre convenablement de son art. Et puis enfin, nous l'avons déjà dit, il se contentait de peu, il avait le mépris le plus absolu de l'argent. Il poussait à l'extrême l'horreur des obligations mondaines et l'amour d'une solitude laborieuse.

Crozat l'aimait; il admirait son talent. C'est pourquoi, l'ayant sous la main, occupé par lui à des travaux commandés, il ne pouvait manquer, en amateur friand, de le visiter souvent, de l'entretenir, de risquer quelques observations, peut-être quelques conseils, ou bien, qui sait? de le fatiguer d'admiration. Watteau empêché d'être ours à ses heures ne se sentait pas libre de disparaître à sa guise, de s'absorber, de se



LE COMÉDIEN POISSON EN COSTUME DE PAYSAN.

Sanguine d'Antoine Watteau, la tête et le chapeau légèrement rehaussés de crayon noir.

(*Collection du British Museum.*)

faire oublier. Cette demeure princière et si largement hospitalière manquait de coins obscurs pour se tapir, pour s'abstraire, pour se livrer sans contrainte à ces débauches de misanthropie mélancolique dont il était coutumier.

Se trouver sans cesse à la merci de son hôte, quel supplice!

Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de son nouvel exode.

Au sortir du paradis de Crozat, Sirois recueillit Watteau.

Connaissant ses goûts, il lui trouva loin, bien loin, un petit logement très ignoré, dont, à personne, on ne révéla l'adresse, et où l'artiste, dans un isolement complet, put se reposer de la contrainte qu'il venait de subir chez le financier.

Le voilà donc libre de nouveau!

Mais ces maîtres, dont il avait fait ses amis, que devenir sans eux?

C'est alors qu'il conçut l'idée de les aller trouver dans leur patrie.

La chose était malaisée, le voyage long, la bourse plate.

Partir à ses frais, ce n'était pas possible.

Depuis 1666 fonctionnait dans la Ville éternelle l'Académie de France.

Louis XIV l'avait instituée pour recevoir et entretenir aux frais de l'État pendant cinq ans les jeunes lauréats du grand prix de l'École des Beaux-Arts.

Pourquoi Watteau ne serait-il pas lauréat?

Il se risqua et concourut.

Il avait alors vingt trois ans.

David accordant à Abigaïl le pardon de Nabad, tel fut le sujet qu'il eut à traiter.

Je vois d'ici le jeune artiste, tête à tête avec cet épisode biblique. J'éprouve les révoltes de sa fantaisie et j'assiste à la lutte de son modernisme aux prises avec l'archaïsme absurde de ce thème saugrenu. Je suis les affres de son génie et j'admire les efforts de sa volonté, car, après pareille épreuve, n'ayant été classé que second, il se préparait courageusement à concourir de nouveau lorsqu'il eut une idée victorieuse!

Attendre un an, c'était bien long.

S'il portait à l'Académie les deux tableaux qu'il avait faits, ces tableaux peints pour Sirois, ce fameux *Départ* et cette fameuse *Halte d'armée* dont on l'avait complimenté; qui sait?

Il le fit.



L'ÉTÉ.

(Réduction de la gravure de J. Renard du Bos, d'après la peinture ovale exécutée par Antoine Watteau pour la salle à manger de M. Crozat.)

Laissons Gersaint nous conter l'inattendu succès de cette entreprise hardie et en dehors de tout précédent; laissons-le nous dire de quelle façon flatteuse et inespérée le peintre, qui ne se considérait encore que comme un élève, fut soudain sacré maître et porté d'enthousiasme au rang d'académicien :

« Il part sans autres amis ni protections que ses ouvrages et les fait exposer dans la salle où passent ordinairement Messieurs de l'Académie de Peinture et de Sculpture, qui tous jettent les yeux dessus, et en admirent le travail sans en connoître l'auteur. M. Delafosse, célèbre peintre de ce temps-là, s'y arrêta et même plus que les autres; et étonné de voir deux morceaux si bien peints, il entra dans la salle de l'Académie, et s'informa par qui ils avoient été faits. Ces tableaux avoient un coloris vigoureux et un certain accord qui les faisoit croire de quelqu'ancien maître; on lui répondit que c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme qui venoit supplier ces Messieurs de vouloir bien intercéder pour lui, afin de lui faire obtenir la pension du Roi pour aller étudier en Italie. M. Delafosse, surpris, donne ordre que l'on fasse entrer ce jeune homme. Watteau paroît; sa figure n'étoit point imposante : il explique modestement le sujet de sa démarche, et prie avec instance qu'on veuille bien lui accorder la grâce qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en être cru digne. « Mon ami, lui répond avec douceur M. Delafosse, « vous ignorez vos talents, et vous vous méfiez de vos forces ; croyez-« moi, vous en sçavez plus que nous; nous vous trouvons capable « d'honorer notre Académie; faites les démarches nécessaires, nous « vous regardons comme un des nôtres. » Il se retira, fit ses visites, et fut agréé aussitôt. »

Watteau ne s'enfla point de sa nouvelle dignité et du nouveau lustre dont il venait d'être décoré : il continua à vouloir vivre dans l'obscurité; « loin de se croire du mérite, il s'appliqua encore plus à l'étude et devint encore plus mécontent de ce qu'il faisoit. »

Qu'on en convienne, il y avait cependant là de quoi griser un peintre. Mais celui qui, d'après Gersaint, eut toujours le « dégoût de ses propres ouvrages » ne perdit pas la tête pour si peu.

J'imagine même que ce coup de fortune, que ce succès inouï le déconcerta plus qu'il ne l'étourdit.

D'ambition il n'en avait point, et d'orgueil pas davantage.

Quel aiguillon impérieux avait poussé ce timide, quelle passion avait

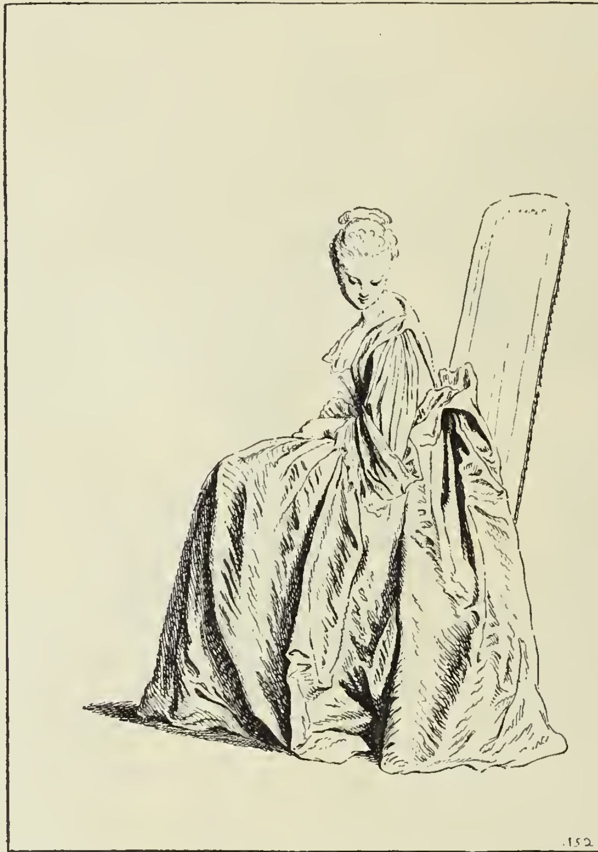


POMONE.

(Réduction de la gravure de Boucher, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

déterminé ce modeste à tenter l'étrange aventure suivie d'un si extraordinaire dénouement? rien que la passion des maîtres, le désir de voir l'Italie?

Or, en enfonçant d'une poussée imprévue les portes de l'Académie, il



Nº 152 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

se fermait du même coup celles de Rome, et manquait le but pour l'avoir dépassé.

Adieu ces beaux projets si doucement caressés, les rêves lumineux, les enchantements promis!

Ce poète inassouvi, ce chercheur inquiet, cet artiste jamais content qui, hanté par les sommets, croit sentir toujours les échelons craquer sous



LE BAIN RUSTIQUE.

Dédié à Son Altesse Madame la duchesse d'Aremberg, princesse du Saint-Empire romain, duchesse d'Arschot et de Croy, née comtesse de la Marck, grande d'Espagne de la première classe, etc., etc., etc., par son très humble et très obéissant serviteur Ant. Cardon.

(Réduction de la gravure de Ant. Cardon, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

son pied avide, le voilà *maître* malgré lui, maître sans y croire. Voilà qu'à peine parti on le déclare arrivé, qu'on lui barre le chemin, qu'on lui coupe les ailes. On a étouffé son oiseau bleu sous les fleurs. L'Académie l'acclame, mais le rive au sol de France. Titien, Véronèse, Raphael, Léonard, tous ces vieux grands hommes qui l'empêchent de dormir, il ne les verra pas. Et c'est sur eux qu'il compte pour devenir grand aussi! « Restez, lui dit-on, vous n'avez rien à apprendre. »

Certes, j'en suis sûr, jamais triomphateur ne fut moins sensible à son triomphe.

Watteau regarda toujours en arrière.

Ce projet avorté de voir l'Italie, c'est la lacune de sa vie, le désespoir de Chanaan!

Je ne saurais partager ce regret.

Heureux fut, à mon avis, le *hasard* qui retint Watteau sur le sol de France.

Quand le désir aigu de passer les monts l'aiguillonna jusqu'à l'audace, il avait déjà pris aux maîtres la sûreté de leur dessin, et l'ambre de leur couleur. Que pouvait-il leur dérober de plus? leur manière, leur esthétique, leur mode de concevoir et d'interpréter la nature, leur grâce spéciale, la noblesse de leur composition, que sais-je? toutes choses qui le passionnaient et le rendaient si humble avec la conscience exagérée de son infériorité.

Mais alors que serait-il advenu?

N'est-il pas évident que ce modeste, que ce contempteur de soi, se sentant si petit, eût, de tous ses efforts, tenté de se dresser à la taille de ses grandes idoles et se fût mis comme tant d'autres, hélas! à imiter, à pasticher, croyant bien faire?

Et la conséquence?

C'est qu'à ce jeu tout son génie sinon tout son talent se serait évaporé, dissipé, perverti.

Watteau, le gracieux poète! étreint par la Sixtine n'eût ramené de Rome qu'un vulgaire Delafosse, de l'Académie le plus bel ornement et dont le nom glorieux, mais ignoré, eût pris place au long martyrologe des ratés.

Le pauvre peintre ne pouvait ni concevoir ces craintes, ni raisonner cette déconvenue.

Grand fut son désespoir d'échouer par trop de succès. Il se consola



LE CHAT MALADE.

Iris idolâtre Minet,
Quoique de tous les chats Minet soit le plus traitre;
Des traits de ressemblance ont produit cet effet;
Elle est folle d'un petit Maître.
Vous voyez avec joye un amant au trépas,
Tandis que pour un chat vous prodiguez vos larmes;
Ce contraste bizarre, Iris, ne me plait pas,
Et je suis indigné de vos sottes allarmes;

Mais je ris quand je vois ce fou de médecin
Soigner cet animal et perfide et malin;
S'il n'appliquoit qu'aux chats sa science incertaine,
Quel bonheur pour l'espèce humaine!
Tableau de l'humaine folie,
Iris idolâtre son chat;
Le médecin, encor plus fat,
Croit le rappeler à la vie.

(Réduction de la gravure de J. E. Liotard, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

dans le travail et Caylus nous apprend que, heureusement, il ne lui manqua pas.

« L'honneur que lui avoit fait l'Académie, sa manière nouvelle, lui attirèrent bientôt plus d'ouvrage qu'il n'en vouloit et qu'il n'en pouvoit faire. »

Caylus même nous le représente comme un artiste arrivé dont on se dispute les faveurs, dont on aime à fréquenter l'atelier, dont on est fier de se dire l'ami et que les exploiteurs visent. « Il ne tarda pas d'éprouver l'importunité que les talents marqués causent souvent dans les grandes villes où les demi-connaisseurs et les désœuvrés abondent et s'empressent à s'introduire dans les cabinets et dans les ateliers. »

Watteau fuyait ces importuns comme la peste. Gersaint met sur le compte de sa légèreté de caractère ses déménagements clandestins, ses changements de demeure perpétuels. Il serait bien possible que ces fuites successives et ininterrompues qui lui firent la réputation méritée de se dégoûter vite des « endroits qu'il choisissoit par préférence et qu'il avoit désirés avec ardeur », que ces décampements reprochés, ne fussent que le résultat de la nécessité d'échapper à cette foule de gêneurs, de curieux et de brocanteurs qui l'excédaient et l'exploitaient tout ensemble.

Quoi qu'il en soit, nous savons qu'il ne restait pas longtemps en place.

Après avoir occupé pendant quelque temps le logement mis à sa disposition par Sirois, logement qu'il quitta probablement pour y avoir été dépisté, malgré les précautions prises, Watteau s'en alla demeurer avec Vleughels, son ami, qui fut directeur de l'Académie de Rome.

Vleughels habitait, nous apprend Mariette, la maison du neveu de Le Brun, sur les fossés de la Doctrine chrétienne.

Le séjour qu'y fit Watteau ne se prolongea pas plus longtemps qu'en tout autre lieu.

Son humeur inquiète et remuante, le besoin de se soustraire aux indiscrets, aux importuns, et avec cela un fonds inépuisable de misanthropie lui firent bientôt abandonner son ami Vleughels comme il avait abandonné Métayer, Gillot, Audran, Crozat et Sirois.

Dargenville nous apprend qu'à ce moment, c'est-à-dire en 1718, ses succès allaient toujours croissants et « auraient été encore plus loin si son inconstance naturelle ne leur eût donné des bornes ».

Cette inconstance, cette humeur errante désolaient ses amis, et Caylus nous fait part des sentiments de commisération que lui inspirait ce



LES AGRÉMENTS DE L'ÉTÉ.

(Réduction de la gravure de Joulin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.

vice invétéré dont aucune remontrance n'avait jusqu'à ce jour pu venir à bout.

« Frappé, dit-il, de la malheureuse inconstance d'un homme de ce mérite, j'étois fâché de voir que sa légèreté ne lui permettoit pas de jouir d'aucun bien-être présent et en bannissoit même toute espérance pour l'avenir. Je remarquois avec une véritable peine qu'il étoit continuellement la dupe de tout ce qui l'entouroit. Et en cela d'autant plus à plaindre que son esprit démêloit tout, tandis que sa foiblesse l'emportoit; enfin que la délicatesse de son tempérament augmentoit de jour en jour et tendoit à un dépérissement capable de le mettre fort mal à son aise. Je lui représentai sur tout cela qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage du monde apprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire sur les hommes quand on éprouvoit l'adversité. J'ajoutai que ceux qui pensoient plus dignement pouvoient mourir. J'emploïai toutes les raisons que sa situation ne fournissoit que trop à mon amitié. Je les appuïai même sur le goût de l'indépendance que la nature sembloit lui avoir imprimé, et que, pour l'ordinaire, les talents se plaisent assez à adopter... A tout ce beau sermon je n'eus d'autre réponse que celle-ci, à la vérité après un remerciement personnel : « Le pis aller, n'est-ce pas « l'hôpital? On n'y refuse personne. »

Que ce beau sermon de Caylus ait eu sur la nature désespérément errante de Watteau une influence que la misère, les privations de toutes sortes n'avaient pu avoir, cela aurait été bien étrange.

Pourtant il est permis de croire qu'il provoqua de salutaires réflexions chez l'artiste et qu'il attira pour la première fois d'une manière un peu sérieuse son attention sur la nécessité de songer à l'avenir.

Il semble que cet insouciant bohème, tout en lâchant sa boutade sur l'hôpital, pensait au fond que le mieux était encore de prendre des mesures pour éviter d'y finir.

Si on n'attribuait pas à ces sages retours la résolution qu'il prit, à cette époque, de passer en Angleterre, on ne saurait comment expliquer ce voyage que lui conseillèrent pourtant « les connaissances nouvelles auxquelles son inconstance le livroit ».

Ces connaissances, en songeant pour lui à parer aux éventualités des mauvais jours, n'étaient pas déjà si mal avisées, il faut en convenir. Et dans le fait, Gersaint nous apprend que c'est en Angleterre que Watteau « commença à prendre le goût pour l'argent dont il n'avoit fait jus-



ÉTUDES PAR ANTOINE WATTEAU.

Sur papier gris, à la sanguine pour les deux figures debout, à la sanguine et au crayon noir pour la femme à l'éventail.

(Ancienne collection de M. le baron de Schwiter.)

qu'alors aucun cas, le méprisant même jusqu'à le laisser avec indifférence et trouvant toujours que ses ouvrages étoient payés beaucoup plus qu'ils ne valoient. » Il ne s'embarrassa pas de ces beaux sentiments pendant son voyage en Angleterre; en passant la Manche il fut mû par un désir tout autre que de donner aux Anglais des preuves de son désintéressement.

Le fait est qu'on l'accueillit parfaitement de l'autre côté du détroit et que, suivant la bonne expression de Caylus, « il y fit des affaires du côté de l'utile ». Mais nul climat ne pouvait être plus funeste à cette poitrine déjà si profondément altérée. Sa santé chancelante devint tout à fait mauvaise, l'ennui le prit et il revint à Paris, « comptant pour se remettre sur un air plus pur auquel ses poumons étoient habitués ».

Faut-il, comme le font Caylus, Gersaint, Dargenville, attribuer à cette année de séjour à Londres la déchéance qui frappa Watteau au retour de cette courte pérégrination?

« Le mauvais air qui règne à Londres, dit Gersaint, à cause de la vapeur du charbon de terre dont on fait usage et qui est fort dangereux pour les *poitrinaires*, obligea Watteau de revenir à Paris; mais il étoit déjà attaqué si vivement de la maladie, qu'on nomme dans ce pays-là *consomption*, que depuis il n'a plus traîné qu'une vie languissante et qui, insensiblement, l'a conduit au tombeau ». Dargenville, de son côté, nous apprend qu'il en revint « dans un état de langueur qui lui laissait à peine quelques intervalles pour le travail ». Enfin, d'après Caylus, « au bout d'environ un an le brouillard et la fumée de charbon de terre qu'on respire à Londres altérèrent en lui une santé que, dans la vérité, un air plus pur ne nous auroit jamais conservée long tems : car dès avant le voïage, il avoit la poitrine attaquée. »

Watteau, parti pour l'Angleterre en 1720, était de retour en France l'année suivante. Ce n'est pas en un si court espace de temps que sa santé eût pu subir de si graves altérations si elle n'avait été déjà fortement ébranlée avant le départ. Nous savons, du reste, que le climat de Londres et la poussière qu'on y respire ne furent pas seuls coupables. Watteau facilita singulièrement leur œuvre de destruction.

Ce fut chez Gersaint qu'il descendit à son retour d'Angleterre. Il était bien malade et pourtant son amour du travail n'avait pas fléchi.

Il implora de son hôte, sans doute pour l'indemniser des frais que lui occasionnait sa présence, la permission de peindre un plafond que Ger-



L'AMOUR DÉSARMÉ.

(Réduction de la gravure de B. Audran, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — (Musée Condé, à Chantilly.)

saint, établi comme on sait sur le Pont-Neuf, devait exposer au dehors.

Gersaint résista à ce désir, préférant employer Watteau à quelque chose « de plus solide »; mais l'artiste était entêté : il tenait, « pour se dégourdir les doigts », disait-il, à exécuter cette œuvre de fantaisie qu'il avait déjà conçue et arrêtée dans son esprit depuis longtemps.

Il fallut céder.

Gersaint consentit et Watteau ne perdit pas de temps.

Le plafond fait et exposé au dehors comme cela était convenu eut un succès énorme et général. Le public fut empoigné et aussi les vrais amateurs et les artistes. « Le tout étoit fait d'après nature : les attitudes en étoient vraies et aisées; l'ordonnance naturelle. »

C'est le seul ouvrage, constate Gersaint, qui ait un peu aiguisé l'amour-propre de Watteau.

Le plafond avait cinq pieds de haut sur neuf pieds six pouces de large. L'œuvre était soignée, étudiée : Watteau mit à l'exécuter..... huit jours! et il n'y travaillait que le matin, sa langueur, sa faiblesse ne lui permettant pas de faire les journées pleines. C'est l'ami sous les yeux duquel il travailla qui nous renseigne à ce sujet.

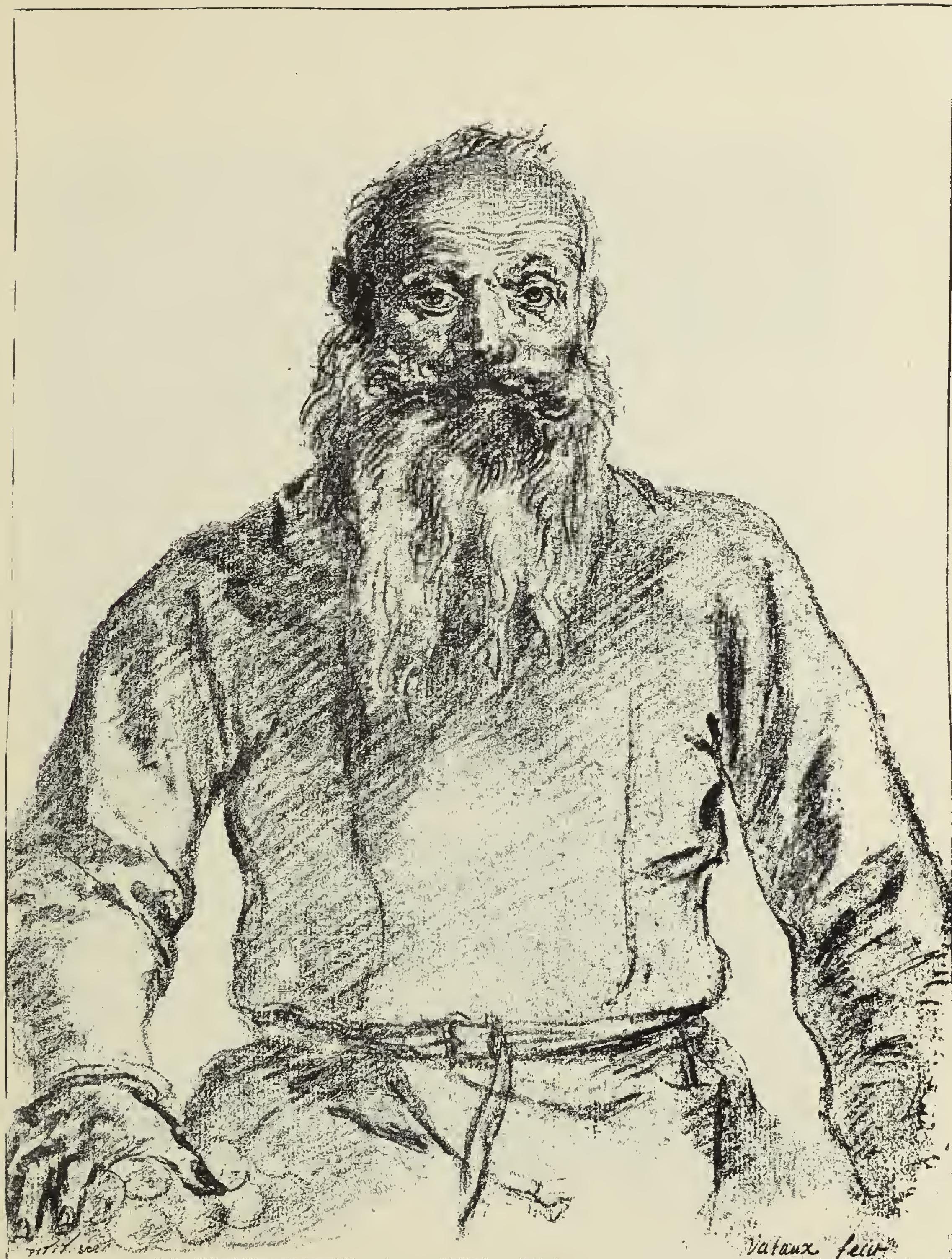
Quelle merveilleuse habileté, quelle admirable possession de son art, quelle prodigieuse facilité d'exécution, quelle promptitude d'esprit, quelle prestesse de main, mais surtout quelle exaltation fébrile ne faut-il pas pour accomplir de pareils tours de force!

Il semble que le mal qui le rongeait, loin de l'abattre, ait, dans cette circonstance, surchauffé son énergie jusqu'à la mort. Car cette toile fut son effort suprême.

Le plafond de Gersaint est la dernière œuvre de Watteau; c'est en elle qu'il exhala son dernier souffle; on peut dire qu'elle contient les restes de son âme.

Pendant les rares semaines qu'il lui fut donné de vivre après cet invraisemblable labeur il peignit bien encore, mais, de sa brosse fatiguée, ne sortit plus aucune œuvre de marque.

Caylus pourtant nous dit qu'il fit pour le curé de Nogent un Christ empreint de « l'expression de douleur et de souffrance » qu'il éprouvait lui-même. Mais ce ne furent que des lueurs de plus en plus vacillantes. Le pauvre peintre, de jour en jour plus toussant, plus fiévreux et plus faible, devint en même temps plus sombre et plus irritable que jamais.



LE MARCHAND DE FRUITS.

Dessin d'Antoine Watteau ; la tête et la main à la sanguine, les vêtements au crayon noir.

(Ancienne collection de M. le baron de Schwiter.)

« L'âge et la maladie, fait observer Caylus, ont rarement servi à diminuer nos défauts... »

Rien de plus juste, hélas!

« La langueur dans laquelle il vivoit, nous dit Gersaint, lui fit appréhender au bout de six mois de m'incommoder s'il restoit plus longtemps chez moi; il me le témoigna et me pria en même temps de lui chercher un logement convenable : j'aurois résisté inutilement; il étoit volontaire et il ne fallut pas répliquer; je le satisfis donc, mais il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle demeure; sa maladie augmenta; son ennui redoubla; son inconstance se ranima; il crut qu'il seroit beaucoup mieux à la campagne. »

Comme toujours, ses amis se mirent en devoir de lui donner satisfaction.

Les désirs d'un malade, presque d'un mourant, sont sacrés.

Semblable à tous les phtisiques, Watteau croyait à l'efficacité de l'air des champs et comptait sur lui pour se soulager sinon pour se guérir. L'abbé Harenger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui avait pour lui une grande affection, alla trouver M. Le Fèvre, intendant des menus et depuis académicien, qui consentit à lui prêter sa maison de Nogent. Gersaint l'y conduisit, l'y installa avec tous les soins possibles et pour que la solitude ne lui fût pas trop pesante, il vint l'y visiter tous les deux ou trois jours ; mais Watteau, frappé à mort, n'y fit que traîner le reste de sa misérable existence.

La maladie marchait à pas de géant.

Chacun sentait que la fin était proche.

Watteau, lui, ne se voyait pas si bas.

Il eut encore une volonté de fuir et tendit vers l'air natal ses narines palpitantes.

— Il faut que je parte, dit-il à Gersaint, et le pauvre homme se mit en quête d'argent.

Ayant fait « l'inventaire » des effets du maître, il les vendit 3,000 livres. « C'étoit, dit-il, tout le fruit de ses travaux avec 6,000 livres que M. de Julienne lui avoit sauvés du naufrage, dans le temps qu'il partit pour l'Angleterre. »

Le sac n'était pas gros; il eût suffi pourtant. Mais les écus venaient trop tard.

La vie fuyait par tous les pores.



L'OCCUPATION SELON L'AGE.

(Réduction de la gravure de Dupuis, d'après le tableau d'Antoine Watteau). — (Collection de M. le baron Alphonse de Rothschild.)

La faiblesse devint si grande qu'on n'eût pu, sans imprudence, quitter Nogent. Il fallut renoncer à se mettre en route. L'épuisement préserva Watteau des regrets qu'il eût éprouvés de ne pouvoir satisfaire son suprême désir. Il fut quelques jours comme s'il n'était plus et, « la nature manquant chez lui tout à coup », il mourut entre les bras de Gersaint, le 18 juillet 1721, à l'âge de trente-sept ans.





ÉTUDES A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU.

(Collection du British Museum.)

CHAPITRE IV

Portraits écrits de Watteau. — Iconographie du maître. — Ses qualités et ses défauts. — Leur action sur son travail et sur sa santé. — Appréciations de ses amis et de ses contemporains. — Comment son œuvre fut jugée et traitée. — Quelques considérations critiques.

Au physique, qu'était Watteau ?

« Watteau, dit Gersaint, étoit de moyenne taille et d'une foible constitution : il avoit le caractère inquiet et changeant; il étoit entier dans ses volontés; libertin d'esprit mais sage de mœurs; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé; discret et réservé avec les inconnus; bon, mais difficile ami; misanthrope, même critique malin et mordant; toujours mécontent de lui-même et des autres et pardonnant difficilement; il parloit peu mais bien; il aimoit beaucoup la lecture; c'étoit l'unique amusement qu'il se procuroit dans son loisir; quoique sans lettres, il décidoit assez sainement d'un ouvrage d'esprit. Voilà, autant que j'ai pu l'étudier, son portrait au naturel; sans doute que son application continuelle au travail, la délicatesse de son tempérament et les douleurs vives dont sa vie a été entremêlée, lui rendoient l'humeur difficile et influoient sur les défauts de société qui le dominoient.

Le portrait qu'en fait Caylus est plus court.

« Il étoit de moyenne taille, il n'avoit point du tout de physionomie, ses yeux n'indiquoient ni son talent ni la vivacité de son esprit.

« Il étoit sombre, mélancolique, comme le sont tous les atrabilaires, naturellement sobre et incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permettoit à peine de jouir du libertinage de son esprit et on s'en apercevoit rarement dans ses discours. »

Quant à M. de Julienne :

« Watteau, dit-il, étoit de moyenne taille et de constitution foible, il avoit l'esprit vif et pénétrant, et les sentiments élevés; il parloit peu, mais bien, et écrivoit de même; il méditoit presque toujours : grand admirateur de la nature et de tous les maîtres qui l'ont copiée, le travail assidu l'avoit rendu un peu mélancolique. D'un abord froid et embarrassé, ce qui le rendoit quelquefois incommode à ses amis et souvent à

luy-même, il n'avoit point d'autre défaut que celui de l'indifférence et d'aimer le changement. »

Tels sont les portraits descriptifs que nous ont laissés les rares



N° 221 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

personnages qui se sont occupés du peintre, l'ont connu, ont eu avec lui des rapports fréquents, ont joui de son intimité.

On a pu voir qu'ils se confirmaient l'un l'autre et que Caylus, Gersaint, Julienne, sans s'être donné le mot, reconnaissent à leur ami mêmes qualités et mêmes défauts.



ÉTUDES A LA SANGUINE ET AU CRAYON NOIR, PAR ANTOINE WATTEAU.

(Collection du British Museum.)

Quant à l'iconographie de Watteau, il faut la chercher dans les cinq portraits indiqués en tête des catalogues raisonnés de M. Edmond de Goncourt, sous les nos 10, 11, 12, 13 et 14, et aussi, d'après le même auteur, dans *le Lorgneur et le Flûteur* de l'œuvre du maître. « Ce lorgneur ou flûteur, c'est lui. Son regard négligent pose sur le couple enlacé, qu'il amuse de musique. Il laisse aller le bruit qu'il fait. L'œil muet accompagne les embrassades, écoutant aimer, versant les sérénades, insoucieux, indifférent et morose, rongé d'ennui comme un violon de noces, las des fêtes qu'il mène et sourd à son violon qui chante. »

Cette iconographie, MM. de Goncourt la résument d'une manière saisissante dans le paragraphe suivant, que nous ne pouvons nous empêcher de citer :

« L'homme — un portrait vous le dira. Le voilà jeune, pris au vif : un masque inquiet, maigre et nerveux; le sourcil arqué et fébrile, l'œil noir, grand, remuant; le nez long et décharné; la bouche triste, sèche, aiguë de contour, avec des ailes du nez au coin des lèvres, un grand pli de chair tiraillant la face. Et, de portraits en portraits, comme d'années en années, vous le verrez aller maigrissant et mélancolique, ses longs doigts perdus dans ses amples manchettes; son habit plissé sur sa poitrine osseuse; vieillard à trente ans, les yeux enfoncés, la bouche serrée, le visage anguleux, ne gardant que son beau front, respecté des longues boucles d'une perruque à la Louis XIV. »

Nous aurions pu, fondant ensemble portraits écrits, peints ou gravés, tirer de cet amalgame une nouvelle et semblable figure, sorte de synthèse de celles qui précèdent; cette besogne n'eût rien valu : nous avons trouvé préférable de transcrire simplement les précieux renseignements fournis par les contemporains de ce doux solitaire, qui semble avoir traversé la vie, sans la voir, et dont les œuvres étranges apparaissent comme les divers tableaux d'une trop courte féerie.

Voilà pour son portrait. Quant à son caractère, nous savons déjà qu'il était fait d'incertitudes, d'hésitations, de caprices.

Sa dominante, c'est l'amour du changement.

Il se passionnait et se dégoûtait des choses et des hommes avec la même facilité. Il ne se trouvait bien nulle part et ne pouvait rester en place. Sitôt emménagé dans une maison amie, l'hospitalité offerte lui pesait et il ne songeait plus qu'à s'affranchir. « Un objet qu'il voyoit quelque temps devant lui, dit Gersaint, l'ennuyoit : il ne cherchoit



L'EMBARQUEMENT POUR L'ILE DE CYTHÈRE.

(Réduction de l'eau-forte de Charles Chaplin, d'apres le tableau d'Antoine Watteau.) — (Musée national du Louvre).

qu'à voltiger de sujets en sujets : souvent même il commençoit une ordonnance et il en étoit déjà las à moitié de sa perfection. » Impatiences, inconstance, bizarreries, caprices, voilà ses défauts : ils firent sa vie malheureuse, mais ne les lui reprochons pas, car nous leur devons son talent. En outre, il était ours : rien ne résistait à ses ardeurs de solitude ; il ne trouvait le bonheur pur que dans des coins ignorés ; il s'y cantonnait, farouche, n'ouvrant la porte qu'à un ou deux amis de choix. Là, il se sentait vivre, la société bête ne le gênait plus.

« Dans ces lieux, uniquement consacrés à l'art, dit Caylus, dégagés de toute importunité, nous éprouvions lui et moi, avec un ami commun que le même goût entraînoit, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes de la peinture. »

Oui, c'est là que Watteau était heureux. Dans ces lieux retirés, pleins des joies de l'intimité, où on se livrait à l'art, sans réserve ni contrainte, où, près de bons amis, façonnés à ses manières, il cessait de se faire violence pour dompter sa timidité, là seulement, Watteau s'épanouissait. « Il y devenoit », dit Caylus, « agréable, tendre et peut-être *un peu berger*. » Partout ailleurs, au contraire, en présence des étrangers, des importuns ou des indifférents, réserve imposée ou impatience contenue, il apparaissait sombre, maussade et atrabilaire. Parfois sa verve caustique prenait alors le dessus et le timide se faisait railleur jusqu'à ce que, par paresse ou par indifférence, il retombât dans sa morne taciturnité.

Lorsque les nécessités de la vie ou les conseils de ses amis l'avaient contraint de sortir pour un temps de sa torpeur, il prenait en dégoût le lieu où on avait forcé son silence, troublé ses eaux dormantes. C'est alors qu'il déménageait en toute hâte, cherchant un autre coin comme un voleur traqué.

L'horreur du commérage et de la rengaine, voilà la source de cette humeur changeante, de cette insociabilité.

Son insouciance désespérait ses amis.

Mais allez donc rendre pratique un tel poète !

A qui ne vit que de chimères, que venez-vous parler de bifteck !

« Le pire est de mourir à l'hôpital ! »

Ce qui exaspérait Caylus, c'est que Watteau « était continuellement



L'AMANTE INQUIÈTE.

(Réduction de la gravure de P. Aveline, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — (Musée Condé, à Chantilly.)

la dupe de ce qui l'entouroit », dupe, consciente autant qu'incurable, car « son esprit démêloit tout tandis que sa faiblesse l'emportoit ».

Faiblesse, non pas, seulement indifférence ou dédain de rêveur forcé d'atterrir.

Féconds furent ses atterrissements.

Quel travailleur acharné, quel infatigable ouvrier était ce nébuleux

On se demande comment, sans gîte fixe, sans direction d'art, sans méthode, à travers une vie toujours décousue et si courte, ce malade a pu fournir l'œuvre prodigieuse dont M. Ed. de Goncourt donne l'énumération dans le monument qu'il a dressé à la gloire du peintre.

On se demande comment ce monceau d'ouvrages, tous griffés de génie et dont beaucoup sont de purs chefs-d'œuvre, a pu, au cours d'une vie si brève, naître de ce pauvre garçon nerveux, inquiet, fiévreux, de ce valétudinaire, qui ne jouit pas même en sa plus verte jeunesse d'un mois de santé pleine.

C'est le triomphe de la passion unique, de l'idée fixe, de la dévotion à la chose voulue.

L'art vainqueur peut seul, à ce point, modifier la vie, dominer les sens, galvaniser les nerfs ; lui seul peut, d'un être souffreteux, languissant, toussant, faire un puissant travailleur, un producteur hors ligne.

Cette dévorante ardeur, ce prodigieux besoin de créer, Watteau dut à ses études premières, au travail de sa jeunesse, d'y pouvoir satisfaire.

Concevoir, c'est bien, mais il faut fixer sa pensée, la mettre au jour, lui donner corps.

Watteau était le poète qui invente, doublé de l'ouvrier qui réalise.

Les deux se confondaient en lui.

Ils étaient aussi grands l'un que l'autre.

Qui des deux l'emporte dans son œuvre : de son génie ou de son habileté ?

Cette prodigieuse facilité qui lui permettait d'écrire couramment sa pensée en caractères de personnages, cette liberté de talent, dérivaient chez lui d'une science profonde, résultat de l'observation des choses et de leur reproduction sous toutes leurs formes et sous tous leurs aspects : c'est là le secret de ces facultés créatrices si extraordinaires.

Watteau est un envahi, un possédé.

Ceux-là seuls sont puissants qui, comme lui laissent couler la vie,



MEZZETIN.

(Réduction de la gravure de B. Audran, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)
(Musée impérial de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg.

indifférents à tout ce qui n'est pas l'objectif, qui n'écoutent que les voix intérieures et le murmure de leur pensée.

La faculté de concentration, quelle force!

Ah! les réservoirs qui ne fuient pas, les blocs que rien n'entame!

Se chauffer à ses propres rayons; s'éclairer aux lueurs de son propre cerveau; marcher au milieu des hommes sans les voir, sans se laisser distraire par eux; avoir en soi le filon; être dans l'indifférence de la pensée d'autrui et de son jugement; ne travailler que pour se satisfaire; posséder un œil qui absorbe, une tête qui élabore et un pinceau qui rend, cela avec la simplicité des fonctions naturelles, quelle bénédiction des dieux, quelle force!

Cette force, Watteau l'avait : il la gardait en lui, ne la dissipait pas, ne l'amoindrissait pas en de vains contacts.

Il lui dut de se montrer tel que la nature l'avait fait, par l'aisance de ses compositions, la sûreté de son dessin, la séduction de sa couleur, la spiritualité de ses inventions, l'élégance de ses mises en scène.

« Quel dessinateur, dit M. de Goncourt, a mis en des dessins rapides et du premier coup je ne sais quoi d'indicible, qu'y met Watteau? qui a sa grâce de crayonnage piquante? qui a la science spirituelle d'un profil perdu, d'un bout de nez, d'une main? Les mains de Watteau? Tout le monde les connaît, ces mains tactiles, si bellement allongées, si coquettement contournées autour d'un manche d'éventail ou de mandoline et dont le crayon du maître traduit amoureusement la vie nerveuse. »

Eh! oui certes, il n'y a rien de plus personnel, de plus indépendant de toute tradition, de plus clair, de plus fin, de plus intelligent que le dessin de Watteau; nul autre, par le tour et par la facture, ne contient plus de pétillante verve, de spirituelle fantaisie, de grâce aisée, de fertilité inventive, de sûreté magistrale. On y sent, dans les traits anatomiques, dans le développement et les belles cassures des grasses et soyeuses étoffes, dans l'agencement toujours heureux des coiffures, la science impeccable du maître.

Chose étrange, dans son œuvre entière, nulle trace de ses humeurs noires, de cette ironie maladive, de ce sarcasme douloureux des mauvais jours et des moments amers, qui souvent contractait sa face maigre sous l'influence des déboires et des chagrins concentrés.

Cette œuvre est exempte de toute indication morale ou sensuelle. Elle n'est faite que de libre fantaisie.



FEMMES ASSISES.

Dessin d'Antoine Watteau, à la sanguine et au crayon noir.

(Ancienne collection de M. le baron de Schwiter.)

C'est la vision du poète dégagée de tout réalisme évocateur de choses vraies et grossières.

Rien ne s'y devine de ce que fut Watteau.

Elle ne contient, du monde extérieur, que ce qu'il en faut pour fixer une invention. Des hommes, des femmes, des animaux, pour traduire la vie particulière que comprend le maître ; des arbres et du ciel pour les encadrer et les envelopper.

La nature idéale qu'il invente pour y baigner la grâce et la langueur des marquises, le rire des bouffons, la saveur des déjeuners sur l'herbe, la galanterie des fêtes champêtres et tout ce monde divin qu'il nous a laissé, c'est la nature de son imagination.

Les hommes, les femmes, les animaux, les étoffes, les arbres, les fontaines, les urnes, les dieux qui l'environnent, ce sont les enfants ou les pantins de son rêve. C'est son monde à lui, peuplé de formes connues, modifiées, transformées par son art et sa magie; un monde environné d'une sorte de vague, comme baigné dans une vapeur flottante d'immatérialité où grouille, paisible, une foule de personnages délicieusement naturels quoique affranchis de tout ce qui alourdit la matière, créés pour habiter des coins enchantés où gazouillent des ruisseaux limpides, bordés de fleurs toujours odorantes ; un pays où les arbres ne défeuillent jamais, où les nuages du ciel sont en poudre de perles, où la vie s'entretient de la vapeur des mets, où toutes les âmes placides et muettes vibrent à l'unisson dans un définitif accord parfait. Et tous ces êtres sans besoins, sans désirs, sans passions, sans fièvre, semblent croire que l'existence n'a d'autre but que de se promener doucement et sans fin sous des ombrages frais, le long des ruisseaux bavards.

Watteau a le sens du gracieux, de l'indolent, de l'atténué. Le monde qu'il crée est plein de langueur. Ni l'amour, ni la haine ne viennent troubler l'insouciance heureuse dont on jouit dans son domaine. On ne peut pas dire qu'il cherche plus haut que la vie, non, mais plutôt à côté d'elle. Sa vie est une vie sans nerfs, sans circulation, une vie paresseuse et sans but, une vie où tout est à souhait, dont on ne soupçonne pas le commencement et qui ne doit pas finir. Dans les îles enchantées qu'il crée, personne ne souffre et la jouissance y est comme une sorte de sommeil hypnotique, calme, prolongé, éternel.

D'où viennent ces personnages revêtus de chatoyants costumes et où vont-ils ? Qui les a engendrés et qui engendreront-ils ?



DIANE AU BAIN.

(Réduction de la gravure de P. Aveline, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

La question ne se pose même pas.

Nés ainsi, ils n'engendreront pas parce qu'on sent qu'ils ne doivent pas mourir.

Ils n'ont d'humain que la forme. Il n'est en eux ni joie, ni douleur, ni tendresse, ni haine, ni malveillance, ni bonté.

Que sont-ils? l'indifférence et la grâce, voilà tout.

Les passions qui nous secouent, si elles faisaient irruption sur les pelouses où ils reposent leur indifférente oisiveté, ne troubleraient pas plus ces ombres vêtues de satin que les termes de marbre qui les regardent sourire en souriant eux-mêmes. Rien de sensuel, rien de voluptueux dans le balancement des hanches, dans la tension des jarrets, dans l'inclinaison des têtes. Les bouches ne parlent pas : c'est à peine si les yeux regardent.

Ce qui domine dans l'œuvre de Watteau c'est le sentiment du délicat.

Il a l'instinct de la distinction, l'horreur du grossier.

L'impétueux, le violent lui répugnent. Les emportements enthousiastes, la turbulence des idées et des sens ne sont pas son fait. La nature qu'il adore, qu'il a tant étudiée, avec laquelle il s'est mis en constante communication, il ne veut pas de ses grands effets; il ne lui prend que ce qu'elle offre de doux, de frais, de reposant, de placide, de tempéré. Il préfère les jets d'eau aux torrents, à la forêt profonde et farouche les riches frondaisons des arbres cultivés et civilisés, aux éclats de lumière les doux reflets qui courent sur l'artificielle verdure des gazons. Il dédaigne également la noblesse conventionnelle et la réalité crue. Les faits lui sont indifférents. Il peint ce qu'il a sous le crâne bien plus que ce qu'il a sous les yeux. Il borne de parti pris son horizon. Ennemie de la synthèse aussi bien que de l'épisode, sa peinture ne philosophe ni ne raconte. Il fuit le drame, il ignore l'histoire. Il n'emprunte rien à personne, ne regarde ni les médailles, ni les pierres gravées, n'essaie point de faire grand. Ce qu'il comprend, ce qu'il aime, c'est le vague des scènes indéterminées qui font des tableaux sans légendes où se meuvent des personnages léthargiques, satisfaits de la vie factice qui leur est dévolue et qui, placides, aimables et souriants, se contentent du bonheur d'être réunis en groupes charmants et d'y prendre les plus délicieuses attitudes du monde.

Watteau est un réaliste immatériel qui crée avec une science approfondie de la nature, et une recherche personnelle, inimitable, d'où toute



LE PASSE-TEMPS.

(Réduction de la gravure de B. Audran, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

réminiscence est absente, un monde conventionnel, théâtral et maniéré que nul ne soupçonnait avant lui.

De son Éden verdoyant, ombreux, sillonné de vols d'amours potelés, peuplé de marbres et de fleurs, il écarte l'homme, le vrai, et le remplace avec ses lourdises haïssables par des images qui lui ressemblent étonnamment, mais parées, enguirlandées, fleuronnées, pomponnées, de telle sorte que leur parure, leur sourire, leur manière de deviser, de marcher, de s'asseoir, de danser, en font des chefs-d'œuvre de délicatesse, de goût, de finesse, d'élégance et de grâce.

Ce créateur, ce poète, par ses arrangements délicieux, ses heureuses transpositions, son maniérisme sans préciosité, a bâti sans émotion une idéale humanité : c'est là le triomphe de son génie.

A quelle catégorie sociale appartiennent les acteurs de sa comédie, à toutes et à aucune : ils sont enfants de la fraction aimable, attractive, heureuse, satisfaite, épanouie de toutes les catégories. Guerrier, Gille, soubrette ou marquise, tous sont inaccessibles aux inquiétudes, aux abattements, au malheur, à la mort.

Dans le monde de Watteau on fait la guerre et l'amour, mais c'est toujours pour rire. Nous sommes dans l'âge de miel : tout y est doux et savoureux.

Ici l'on jouit.

Il ne s'agit pas de remuer des idées et d'impressionner vivement.

Watteau n'est point un peintre à tendances; il ne fait pas de peinture littéraire; il ne professe ni ne pose.

Son horreur, c'est la souffrance. Jamais le cauchemar ne hante son cerveau.

Dans l'immatérialité de ses créations tout le monde est doucement en joie et se délecte sous l'action bienfaisante d'enchanteurs discrets qui inondent ce royaume féerique de rayons tièdes et de lumières stupéfiantes.

Tout artiste de génie, tout poète père de ses idées, qui ne regarde ni devant, ni derrière, est esclave de son tempérament.

Le sang bien rouge, les muscles pleins, la circulation ample font les conceptions vigoureuses.

Qui sent la vie déborder de soi est porté vers les choses tangibles; il trouve dans lui et autour de lui de quoi satisfaire et son corps et son imagination.



ÉTUDES A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU.

La femme en buste est légèrement rehaussée de crayon noir.

(Collection du British Museum.)

Tout appartient au fort et au bien portant de corps et d'esprit. C'est lui qui domine la nature et règne sur ses semblables. Partout où il est, il prend possession. S'il marche, les autres s'écartent pour lui faire



N° 222 du tome second et dernier des *Figures de différents Caracteres, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.* *(Réduction de la gravure de Boucher.)*

place; s'il s'assied, on l'entoure comme pour s'abriter à son ombre protectrice. Son regard est bon et dit : Ne craignez rien; on le craint pourtant et on lui sait gré du mal qu'il ne fait pas. Mais, quelle que soit la bonté du fort, son entrain, son rayonnement, son exubérance font souffrir le faible. C'est lui qui prend la place, c'est lui qui mange, c'est lui



LES DEUX COUSINES.

(Réduction de la gravure de Baron, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

qui boit, c'est lui qui jouit, c'est lui qui est en belle humeur pendant que le malingre et le souffreteux se cantonne, se tient à l'écart, se blottit dans les coins loin des gros appétits qui le dégoûtent, des grosses joies qui l'attristent, des grosses forces qui l'oppriment, des grosses protections qui l'humilient et d'une fraternité qui lui pèse. L'un n'a peur de rien et l'autre a peur de tout : l'un est bien en ce monde et l'autre mal. Le fort y trouve la satisfaction de ses gloutonneries, le faible n'y rencontre que les déboires de ses abstinences forcées. Quoi de plus naturel que le premier s'y plaise et s'y épanouisse tandis que l'autre s'efforce d'en sortir?

Ne pouvant point modifier ce qui est, le faible alors, le souffrant, crée dans sa solitude le monde tel qu'il voudrait qu'il fût, un monde calme, un monde de paix, de paresseuse passion, de voluptés tranquilles; un monde où règne un printemps éternel, où il fait toujours chaud, où les arbres sont toujours verts, un monde où on ne tousse pas, où les gens évitent de vous coudoyer brutalement et ne vous importunent pas de leurs exigences; un monde enfin où il n'y a ni forts ni faibles, où chacun est heureux du bonheur de tous, où personne ne pâtit par comparaison et par compression.

Voilà le monde qu'a créé Watteau et s'il l'a fait ainsi, c'est qu'il était malade, timide, mélancolique et amoureux de tête.

Si ses compositions « n'expriment le concours d'aucune passion », c'est que « la pureté forcée de ses mœurs lui permettoit à peine de jouir du libertinage de son esprit ».

Si c'est là le secret de son humeur atrabilaire et sarcastique, le secret de sa sauvagerie, c'est aussi celui de la douce neutralité de ses créations.

Faible et délicat, phtisique avide et impuissant, souffrant de tout contact, à ce monde dur aux faibles, dont sa santé l'éloignait, aux joies duquel il ne pouvait participer, son imagination a substitué le monde idéal où sa fragilité se trouvait à l'aise, où sa délicatesse n'était pas heurtée, où son corps malade pouvait se garer des horions de la vie réelle, où son esprit fin et subtil échappait au froissement des insolents et des sots.

Le monde vrai, celui où on lutte pour la vie, où il faut, à coups de coude, se frayer un passage dans une foule avide et méchante, n'était pas fait pour ce maigre, pour ce nerveux, « au sourcil arqué et fébrile, à



LA GAME (*sic*) D'AMOUR.

(Réduction de la gravure de J. P. Le Bas, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — *(Collection de Mme Lyne-Stephens.)*

l'œil noir, grand, remuant, au nez long et décharné, à la bouche triste, sèche, aiguë de contour ». Il n'y pouvait rencontrer que déboire et malheur.

Aussi ce doux poète s'est-il réfugié en lui-même, au sein de son propre esprit où s'épanouissait un pays de doux pensers, de calmes joies, une patrie d'amour sans fatigue, où les voluptés ne sont que des caresses et les sens que des berceurs, où les hommes courtisent sans empressement des femmes chez qui nul désir ne s'éveille et qui cependant répondent aux doux propos avec des mines à tourner la tête.

C'est dans ce monde engourdi, oisif, délicieux, que ce malade vivait à l'aise.

Voilà pourquoi, lorsqu'on le tirait de la solitude peuplée de ses muets adorables et qu'on le forçait d'abandonner les hauteurs de cet empyrée pour toucher les bas-fonds du vrai et plonger dans les fanges de la vie réelle, il éprouvait d'insurmontables dégoûts, et, preste, glissait entre les doigts de ses amis pour regagner son rivage enchanté au galop de son hippogriffe.

Solitaire, abhorrant la foule, Watteau méprisait la réclame.

Il ne rechercha jamais les suffrages du public ; l'avis des gens de son intimité et leur approbation lui suffirent toujours.

Il supportait impatiemment les louanges, d'où qu'elles vinssent, ne croyant pas à leur sincérité.

Ayant de sa valeur une très médiocre opinion, et son admiration pour les maîtres lui faisant exagérer son infériorité, sa modestie était extrême et naïve. « Il étoit fait, dit Caylus, de manière à se dégoûter presque toujours de ce qu'il faisoit. Je crois qu'une des plus fortes raisons de ce dégoût avoit pour principe les grandes idées qu'il avoit de la peinture. Car je puis assurer qu'il voïoit l'art beaucoup au-dessus de ce qu'il le pratiquoit. Cette disposition le rendoit surtout fort peu prévenu pour ses ouvrages. Le prix qu'il en retiroit ne le touchoit pas davantage. » Il était toujours mécontent de ce qu'il faisait. « J'ai été souvent le témoin de son impatience et du dégoût qu'il avoit pour ses propres ouvrages : quelquefois je l'ai vu effacer totalement des tableaux achevés qui lui déplaisoient, croyant y apercevoir des défauts, malgré le prix honnête que je lui en offrois, et même je lui en arrachai un des mains contre son gré, ce qui le mortifia beaucoup. »

Nul orgueil, nulle âpreté au gain, le doute de soi, le mépris de l'argent. Sommes-nous assez loin de ces beaux sentiments aujourd'hui !



L'AMOUR PAISIBLE.

Les Ruisseaux, et les Bois autour de ce vilage
D'ou l'œil peut découvrir un charmant Pëisage,
Où règne l'innocence et la tranquillité;

D'un champêtre Instrument l'amusante harmonie,
Pour tenir lieu de simphonie,
De ces jeunes amans font la félicité.

(Réduction de la gravure de Jacques de Taranne, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

D'esthétique, Watteau n'en avait point. S'est-il même jamais interrogé dans ce sens ? De Rubens à Gillot, quel écart ! Et pourtant il est fils des deux. C'est à travers mille tentatives commandées par les circonstances, au hasard d'un travail exécuté pour vivre, dans le recueillement du Luxembourg et de l'hôtel Crozat, au contact fantaisiste de Gillot, que son talent s'est formé.

De ces éléments si divers mélangés en lui est sortie son originalité.

Il tient de tous ceux qu'il a étudiés et ne ressemble à aucun.

C'est au cours de ses tâtonnements, de ses imitations qu'on lui voit prendre une manière personnelle de penser.

Il semble qu'elle naquit sans efforts et se fit jour tout d'une pièce à la suite d'une sorte d'incubation latente et d'un travail de gestation inconscient. Car dans son œuvre on ne sent ni l'effort ni la difficulté vaincue, ni la volonté triomphante. Non, cela coule de source. Cette sorte de patrie enchantée où tout est moelleux et engourdi, c'est la cristallisation d'une série de rêves qui ont hanté son cerveau malgré lui, pendant le calme d'un sommeil lucide et dont il est irresponsable.

Nous avons déjà vu, et j'y insiste à dessein, qu'il avait tout pour faire un peintre officiel; que non seulement il pouvait, mais qu'il eût souhaité de l'être, dans l'acception la plus noble du mot. N'oublions pas que c'est malgré lui que son talent se mit à dévoyer ; que c'est malgré lui, qu'entraîné par la puissance occulte de son génie, il oublia les maîtres vénérés et oppresseurs qui n'avaient pas encore eu le temps de l'étrangler et qu'il devait renoncer à aller voir chez eux.

Je le répète, c'est à son échec qu'il dut le salut.

Prix de Rome, il était perdu : il entrait dans le moule pour n'en plus sortir qu'irrémédiablement accommodé à la sauce académique.

C'est ce bienheureux échec qui a changé sa destinée de peintre.

Élève officiel, choyé par l'Académie, Watteau fut certainement devenu ce que Caylus regrette tant qu'il n'ait pas été. Toute la vie si particulière, si individuelle dont il a imprégné ses toiles se fût éteinte en lui. Par un phénomène, hélas, trop fréquent, à son sang neuf et vif se fût substitué le sang des ancêtres qui ne peut subir de transfusion sans perdre ses mâles qualités. Au lieu du travail primesautier d'où la pensée vraie du poète est sortie, nous n'aurions eu sans doute qu'une série de variations sur de vieux thèmes démodés. Et c'était fait de vous, parfums subtils, effluves des gazons meurtris par les mules mignonnes,



AMUSEMENTS CHAMPÊTRES.

(Réduction de la gravure de B. Audran, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

grands arbres abritant des concerts amoureux, chaudes lumières, chatoyantes et fraîches ombres, troupe frivole d'amants au doux parler, au sourire aimable, vêtus d'étoffes si galamment troussées, tout cela demeurait enfoui sous la défroque fripée d'une pompe rebattue.

Oh ! je veux croire tout de même que Watteau eût tiré quelques effets nouveaux de ce vieil arsenal. Mais le génie du peintre, son vrai génie, que serait-il devenu, ainsi plié à retaper du vieux ?

Le danger était grand, car, ne l'oublions pas, c'est ce vieil art qui attirait Watteau.

Pour l'art neuf qu'il portait en lui, ce modeste n'avait que du mépris.

Or, supposons qu'en cette bienheureuse année 1709, qui le déconfit, il eût conquis le premier prix de Rome; il abandonnait Paris, se plongeait à corps perdu dans l'étude et l'imitation des anciens et refoulait au plus profond de lui ses instincts, dont il se défiait. Comme il eut mis quand même au service de cet art des autres toute sa virtuosité, il prenait la tête parmi ses pairs ; Delafosse l'accablait d'éloges ; il revenait à Paris triomphant et encroûté, se confinait au sein de l'Académie dans sa béate médiocrité, se faisait peintre officiel choyé, prébendé, comblé d'honneurs, et mourait capitonné dans de bonnes sinécures, revêtu d'une convenable couche de lard, très satisfait de lui-même et des autres, sans aucune appréhension relative à la place que lui réservait la postérité. Et son art à lui, ce bâtard, ce sauvageon, ce fils de ses amours libres, né dans les jours de misère, ce babillard, ce gamin, cet insouciant, ce frondeur, disparaissait, étouffé, conspué, occis.

Or, ce bâtard, c'est l'art du XVIII[e] siècle !...

Les dieux n'ont pas permis qu'il en soit ainsi.

En fermant au poète les portes de la Ville éternelle, ils l'ont rendu à lui-même ; ils l'ont forcé de se ressaisir et de suivre le libre cours de son propre génie ; ils en ont fait le premier affranchi, l'audacieux naïf qui sans s'en douter a porté la hache dans le vieux édifice, le maître enfin de cette pléiade d'indisciplinés, de spirituels lurons, d'aimables sceptiques qui, las des apothéoses religieuses, des scènes extatiques, du drame pieux ou profane, a troqué la fiole aux poisons contre la voluptueuse boîte à mouches.

C'est de lui qu'est née la peinture de tout son siècle.

C'est lui qui a familiarisé les gens avec une spéciale vie réelle qui,



MÉTAIRIE.

Dessin à la sanguine, par Antoine Watteau.

(Collection du British Museum.)



LEÇON D'AMOUR.

(Réduction de la gravure de Car. Dupuis, exécutée en 1734, d'apres le tableau d'Antoine Watteau.)

(Vieux Palais royal de Berlin.)

tout en empruntant ses scènes au monde vrai, immatérialise pourtant ce monde par le choix des lieux, des personnages qu'il dote des allures les plus gracieuses, des formes les plus belles, qu'il place dans les situations les plus enviables.

C'est lui qui a inventé cet art qui passe si bien la vie au crible qu'il n'en sort rien que de charmant et que tout ce qui en tombe est pour plaire toujours sans offusquer jamais.

Oui, dans ce monde enchanté, où le faux s'unit au vrai pour produire des états particuliers, inconnus jusque-là, où les corsages ne se dégrafent que juste ce qu'il faut pour livrer passage à de roses épanouissements, il n'y a rien du passé.

Chez Watteau la nature marche de pair avec les personnages. Ils ont bien été créés l'un pour l'autre et se fondent en une harmonie parfaite.

Dans ses compositions champêtres, cependant, c'est surtout le paysage qui révèle le poète.

Les perspectives profondes du maître, ses eaux claires, ses frondaisons vigoureuses et hardies, sont l'expression d'une émotion qui ne se produit nulle part dans les groupes qui garnissent plutôt qu'ils n'animent ces édens spéciaux.

Même dans les scènes les plus complètes et les plus vivantes, celles dans lesquelles l'action se sent le mieux, là où elle est le plus écrite, c'est encore la nature qui domine.

Les gens sont faits pour elle et non par elle pour eux.

C'est la nature qui est le fond, qui est la base ; eux ne sont que des accessoires.

L'âme de la nature domine en Watteau, non pas celle de l'homme. S'il est heureux, cet homme, c'est que la nature est belle ; s'il se sent bien aise, c'est que les rayons sont chauds, les herbes fraîches, les eaux courantes, les aliments choisis ; mais on n'a pas fait cette nature pour lui ; on l'a placé dans cette nature qui préexistait à sa venue. Le décor n'a pas été bâti pour la troupe, mais bien la troupe recrutée pour le décor.

Malgré la convention qui préside à sa mise en scène, malgré les caprices toujours variés de son imagination, Watteau est un respectueux et un dévot du vrai, un passionné d'exactitude.

S'il n'y a pas d'exécutant plus parfait, je ne connais pas non plus d'observateur plus sagace ni plus scrupuleux.

Rien n'est lâché dans l'œuvre de Watteau, jamais un croc-en-jambe



ÉTUDES A LA SANGUINE, PAR WATTEAU.

La figure principale légèrement rehaussée de crayon noir.

(Collection du British Museum.)

n'y est donné à la vérité des choses et, quelque loin qu'aille sa fantaisie, elle ne s'exprime et ne se manifeste qu'à l'aide d'éléments sincères.

Le dessin, cette *probité de l'art*, nul n'en a poussé plus loin le fini et le scrupule.

Dessinateur, Watteau l'est dans les recoins les plus insignifiants de son œuvre, et, avec une aisance scientifique qui me paraît impossible à dépasser.

Dans la crânerie de ses poses, dans le bonheur de ses groupements, dans le fini des petits morceaux, dans le rendu des expressions de ses têtes si variées, on sent l'artiste dont l'œil toujours en éveil a absorbé toutes les formes, retenu tous les effets, dont le crayon s'est promené partout, actif, infatigable, saisissant la vie sous toutes ses faces, avec des accents de maître consommé en possession de toutes les ressources de son art.

Chacun sait que c'est par l'exécution des extrémités qu'on reconnaît les maîtres ; c'est par les mains, par les pieds qu'ils se révèlent. Eux seuls font parler ces choses d'apparence muette dont la physionomie cependant est si expressive.

Regardez les pieds et les mains des personnages de Watteau!

Ces mains tactiles, disent MM. de Goncourt, si bellement allongées, si coquettement contournées autour d'un manche d'éventail ou de mandoline, et dont le crayon du maître traduit amoureusement la vie nerveuse; — des mains, disait Henri Heine, qui ont quelque chose d'intellectuel. Ces mains incomparables, regardez-les et expliquez comment Caylus a pu écrire ce qui suit : « Ce fut dans ces retraites », c'est-à-dire dans les moments heureux où lui et Watteau vivaient dans une des chambres ignorées qui servoient à *poser le modèle*, « que je reconnus pour mon profit combien Wateau pensoit profondément sur la peinture, et combien son exécution étoit inférieure à ses idées. En effet n'aïant aucune connaissance de l'anatomie et n'aïant presque jamais dessiné le nud, il ne sçavoit ni le lire ni l'exprimer; au point même que l'ensemble d'une académie lui coutoit et lui déplaisoit par conséquent. Les corps de femmes, exigeant moins d'articulation, lui étoient un peu plus faciles. Cela revient à ce que j'ai déjà observé ci-dessus que les dégoûts qu'il prenoit si souvent pour ses propres ouvrages partoient de la situation d'un homme qui pense mieux qu'il ne peut exécuter.

« En particulier cette insuffisance dans la pratique du dessin le



Pour nous prouver que cette belle
Trouve l'hymen un nœud fort doux,
Le peintre nous la peint fidelle,
A suivre le ton d'un époux ;

Ces enfants qui sont autour d'elle
Sont les fruits de son tendre amour,
Dont ce beau joueur de prunelle
Pouroit bien goûter quelque jour.

(Réduction de la gravure de L. Surugue, exécutée en 1719, d'après le tableau d'Antoine Watteau.) — (Collection de Lady Wallace.)

mettoit hors de portée de prendre ni de composer rien de héroïque ni d'allégorique, encore moins de rendre la figure d'une certaine grandeur. Les quatre saisons qu'il a peintes dans la salle à manger de M. Crozat en sont la preuve. Elles sont presque demi-nature; et quoiqu'il les ait exécutées d'après les esquisses de M. Delafosse, on y voit tant de maniéré et de sécheresse qu'on n'en sauroit rien dire de bon. Ces tableaux cependant ne difèrent de sa façon de traiter ses petits sujets que par le nud et par les draperies qui sont d'un genre diférent; mais cette touche fine et légère qui fait si bien dans le petit perd tout son mérite et devient insupportable quand elle est emploïée dans cette plus grande étendue qu'il a fallu emploïer ici[1] ».

« Au fond », poursuit Caylus, « il faut en convenir, Wateau étoit infiniment maniéré. Quoique doué de certaines grâces et séduisant dans ses sujets favoris, ses mains, ses têtes, son païsage même, tout s'y ressent de ce défaut. Le goût et l'effet forment ses plus grands avantages et produisent, il est vrai, d'agréables illusions, d'autant que sa couleur est bonne, qu'elle est juste dans l'expression de ses étoffes, qui sont dessinées d'une façon piquante. Il faut dire encore qu'il n'a guère peint que des étoffes de soie toujours sujettes à donner des petits plis. Mais ses draperies étoient bien jetées, l'ordre des plis étoit vrai, parce qu'il les dessinoit toujours sur le naturel, et qu'il ne s'est jamais servi de mannequin. Le choix des couleurs locales de ses draperies étoit bon et ne choquoit jamais l'accord. Enfin sa touche fine et légère donnoit à toute son exécution un air piquant et animé. A l'égard de son expression je n'en puis rien dire, car il ne s'est jamais exposé à rendre aucune passion. »

Qu'en dit-on ?

Oui, voilà ce que pensait ou faisait semblant de penser Caylus de cet ami avec lequel il aimait à se retirer loin du monde dans des petits coins solitaires.

Ce brave Watteau, cette espèce d'original, homme de goût, oui certes, peignant assez bien des petits personnages vêtus d'étoffes qui font de petits plis, donnent de petits chatoiements dans de petits

1. MM. de Goncourt ont rectifié l'erreur commise par Caylus en ce qui concerne les peintures de la salle à manger de Crozat. Ces peintures n'auraient pas été exécutées d'après les esquisses de M. Delafosse. M. Ed. de Goncourt possède les dessins des figures du *Printemps* et de *l'Automne* et il déclare que « ces académies sont du dessin le plus accentué et le plus caractérisé de Watteau ».



Sous un habit de mezetin
Ce gros brun au riant visage
Sur la guitarre avec sa main
Fait un aimable badinage.

Par les doux accents de sa voix
Enfants d'une bouche vermeille
Du beau sexe tout à la fois,
Il charme les yeux et l'oreille.

(Réduction de la gravure de Thomassin fils, d'après le tableau d'Antoine Watteau)

paysages où coulent de petits ruisseaux; mais au fond très ignorant, sachant à peine dessiner, incapable d'aborder le nu; modeste au demeurant, contemplant les maîtres avec une humilité louable, triste, résignée, touchante, et se rendant, plus que personne, compte de son infériorité. Petit peintre, petit esprit, petit talent; point d'envolée vers le grand art



N° 304 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.* *(Réduction de la gravure de Caylus.)*

qui réside pour lui sur des hauteurs inaccessibles. C'est de très loin qu'il en contemple les sommets d'un œil d'envie avec, au cœur, le désespoir de n'y pouvoir atteindre. Le satin, les rubans, les ajustements frivoles, voilà ce que connaît Watteau. Caylus convient qu'il a étudié les babioles, les accessoires et les traite assez bien; mais d'emprisonner une jambe nue dans le cothurne antique, d'attacher la chlamyde à l'épaule d'un jeune Grec, de modeler un bras aux formes pures, il n'y faut pas songer. Watteau regarde et admire ces belles expressions d'art; il envie ceux



Coquettes qui pour voir galans au rendez-vous,
Voulez courir le bal, en dépit d'un époux,
Si mienne étiez, Dieu sçait si troublerois la danse.
Tout bien pesé, pourtant, crois malgré mon courroux,

Qu'en tel cas, ne ferois que ce qu'on fait en France.
D'abord, crierois un peu, puis prendrois patience.
Enfin, clorrois les yeux, et les clorrois si bien,
Que cornes me viendroient, sans que j'en visse rien.

(Réduction de la gravure de H. S. Thomassin fils, d'après le tableau d'Antoine Watteau, conservé au Palais d'Hiver, à Saint-Pétersbourg.)

auxquels elles sont familières et se repaît de leurs œuvres; mais, plus grandit son admiration pour ces maîtres vénérés, plus augmente son malaise de ne les pouvoir imiter.

On croit rêver !

Que Caylus ait professé peu d'estime pour la voie qu'avait suivie Watteau, fort éloignée de celle qu'il eût choisie lui-même, et qu'il n'ait, à cause de cela, jamais considéré son ami que comme un artiste d'ordre secondaire, rien de plus naturel : bien d'autres partageaient cet avis de son vivant et, un siècle après, hélas, le nombre des contempteurs de Watteau fut bien plus grand encore. Mais que Caylus, qui lui-même dessinait et peignait, qui passait pour un amateur éclairé, ait eu sur les yeux un bandeau assez épais pour ne pas voir les qualités évidentes d'Antoine et que l'oblitération de son sens artistique ait été assez complète pour le porter à déclarer, écrire et signer de son nom cette monstruosité que Watteau ne savait pas dessiner, c'est invraisemblable.

Je ne connais pas de plus violent effet de parti pris.

Ce que Caylus pensait de Watteau je ne suis pas éloigné de croire que Watteau le pensait de lui-même, et son implacable sévérité pour ses œuvres et pour son genre pourrait bien n'avoir pas été étrangère à l'opinion que s'en était formée Caylus.

Qu'on y songe, tous les gens de l'entourage de Watteau, le maître en tête, rêvent de grandes peintures, de nobles ordonnances, de beaux caractères, de grandes passions, de scènes touchantes, de sévères compositions historiques, ou d'édifiants groupes religieux; et voilà que Watteau se trouve inapte à traduire ces grands sentiments, voilà qu'étant simplement la grâce, il ne voit que le côté charmant des choses, voilà que son esprit ne se bande que vers les régions fortunées où tout est rose; que son monde, celui qu'il sent, celui qu'il aime, est un monde de vaudeville et d'opérette tout de sourires et de conventions, où on se moque du vrai, où même on accueille le faux pourvu qu'il soit aimable, où l'on jouit surtout par le calme; un monde paisible, reposant, introubrable, introublé. Il faut avouer que c'est bien différent et il suffit de jeter un coup d'œil sur les quelques essais de tableaux religieux ou de batailles tentés par Watteau pour se rendre compte qu'ils ne pouvaient satisfaire l'école triomphante de Le Brun. Le pauvre poète n'était pas né pour ce genre de travail, il le sentait et en souffrait, c'est entendu; mais c'était donc trop pour l'Académie que de reconnaître qu'il eût pu lui



LA TROUPE ITALIENNE.

(Réduction de l'eau-forte de Boucher, d'après le dessin original d'Antoine Watteau.

aussi faire figure en s'y consacrant, et de déclarer par l'organe autorisé de Caylus que si les lauriers de MM. Delafosse, Audran, Vien, Verdier, etc., l'eussent véritablement empêché de dormir, il en eût cueilli facilement, sans nul doute, d'aussi glorieux.

Comme Caylus, Gersaint aussi regrette que Watteau se soit confiné dans un genre considéré comme inférieur et, comme lui, il se trompe en pensant que les débuts de son ami ont décidé de sa carrière. Il se figure bien à tort que si les études premières d'Antoine « eussent été pour le genre historique, il seroit devenu un des plus grands peintres de la France ».

Gersaint ne prend donc pas Watteau pour un grand peintre ! Mais, tout en faisant une juste critique de ses défauts, il rend hommage à ses qualités et se montre en cela meilleur appréciateur que Caylus, plus autorisé.

Au surplus, voici ce qu'il dit à ce propos :

« A l'égard de ses ouvrages, il auroit été à souhaiter que ses premières études eussent été pour le genre historique, et qu'il eût vécu plus longtemps : il est à présumer qu'il seroit devenu un des plus grands peintres de la France : ses tableaux se ressentent un peu de l'impatience et de l'inconstance qui formoient son caractère : un objet qu'il voyoit quelque temps devant lui l'ennuyoit : il ne cherchoit qu'à voltiger de sujets en sujets : souvent même il commençoit une ordonnance, et il en étoit déjà las à la moitié de la perfection... Pour ses dessins, quand ils sont de son bon temps, c'est-à-dire, depuis qu'il est sorti de chez M. de Crozat, rien n'est au-dessus de ce genre : la finesse, les grâces, la légèreté, la correction, la facilité, l'expression; enfin on n'y désire rien, et il passera toujours pour un des plus grands et un des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés. » Gersaint, comme on voit, n'est pas absolument de l'avis de Caylus, qui prétend que « l'insuffisance de Wateau dans la pratique du dessin le mettoit hors de portée de peindre ni de composer rien d'héroïque ni d'allégorique, encore moins de rendre les figures d'une certaine grandeur ».

Dargenville semble d'abord partager l'avis de Caylus en ce qui touche à l'étiage du talent de Watteau ; mais l'éloge qu'il fait du peintre paraît en contradiction avec la première phrase du paragraphe qu'il consacre à l'apprécier.

« Ses travaux, il est vrai, dit-il, ne sont pas du premier ordre ; ils

ont cependant un mérite particulier, et dans leur genre rien n'est plus aimable; il n'y a même aucun cabinet où ils ne peuvent entrer.

« Watteau, que le travail avait rendu mélancolique, ne s'est point peint tel dans ses tableaux : on y trouve partout de la gaîté, un esprit vif et pénétrant, un jugement naturel, une correction de dessin, une vérité de couleur, avec un pinceau coulant et une touche des plus fines et des plus légères ; rien n'est au-dessus de ses caractères de têtes : la nature s'y montre telle qu'elle est; il joignait à tous ces agréments un excellent paysage et des fonds admirables pour l'intelligence des couleurs; on peut dire qu'il a non seulement excellé dans les compositions galantes et champêtres, mais encore dans les marches et les haltes de soldats.

« C'est peut-être une perte pour le public que Watteau, entraîné par l'esprit extraordinaire de Gillot, son maître, ait imité sa manière et n'ait pas traité l'histoire, dont il paraissait fort capable. Une vierge qu'il a peinte et quelques autres sujets d'histoire font présumer qu'il aurait pu réussir dans ce genre. Le goût qu'il a suivi est proprement celui des bambochades et ne convient point au sérieux : tous les habillements en sont comiques, propres au bal, et les scènes sont ou théâtrales ou champêtres : sa servante, qui était belle, lui servait de modèle. »

Bambochades, oui, bienheureuses bambochades, qui furent mine dont tout un siècle exploita le filon.

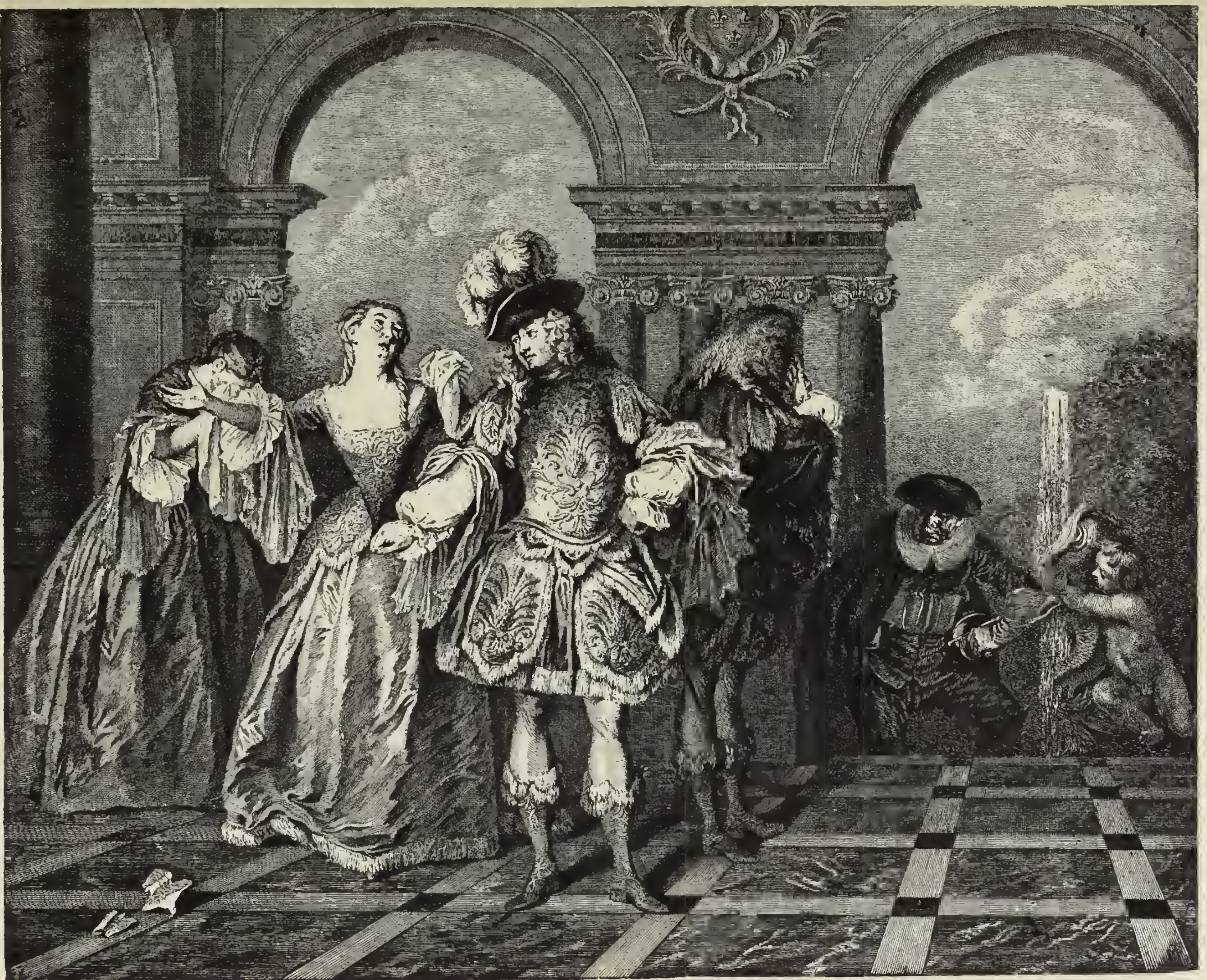
Quant à M. de Julienne, voici ce qu'il écrit du talent de Watteau dans la biographie qui précède le volume où sont réunies les études du maître qu'il fit graver :

« On peut dire que jamais peintre n'a eu plus de réputation que luy, aussi bien pendant sa vie qu'après sa mort : ses tableaux, qui sont montés à un très haut prix, sont encore recherchés aujourd'huy avec beaucoup d'empressement; on en voit en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Prusse, en Italie, dans beaucoup d'endroits de la France, surtout à Paris; aussi faut-il convenir qu'il n'y a point de tableaux de cabinet plus agréables que les siens. Ils renferment la correction du dessin, la vérité de la couleur et une finesse de pinceau inimitables; il a très bien entendu le païsage ; non seulement il a excellé dans les compositions galantes et champêtres, mais encore dans les sujets d'armée, de marches et de altes de soldats, dont le caractère simple et naturel rend ces sortes de tableaux très précieux; il a même laissé quelques morceaux



COMÉDIENS ITALIENS.

(Réduction de la gravure de Baron, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)



COMÉDIENS FRANÇOIS.

(Réduction de la gravure de Johannes Micael Liotard, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

(Vieux Palais-royal de Berlin.)

historiques dont le goust excellent fait assez connaître qu'il eût également réussi dans cette partie s'il en eût fait son principal objet. »

Il est bien agaçant, ce regret très vif chez Gersaint et Dargenville, plus atténué chez Julienne, que Watteau soit demeuré Watteau, qu'il ait tenu à sa peau et se soit refusé à revêtir celle des autres.

Chose singulière, de tout temps on a vu les contemporains, et surtout les amis des hommes de génie, déplorer qu'ils en aient. Bonnement, amicalement, de la meilleure foi du monde, on leur a toujours prêché le retour aux traditions dont leur gloire était de s'écarter. Ah ! que de belles choses vous feriez si vous vouliez ne pas faire ce que vous faites, et si vous vouliez faire ce que tout le monde fait !

Et maintenant, qu'y a-t-il de plus estimable dans l'œuvre de Watteau ? Sa peinture ou ses dessins ? Question oiseuse s'il en fut, mais qu'on se pose toujours à propos des artistes qui ont, comme lui, beaucoup peint et beaucoup dessiné.

Gersaint ainsi que Caylus nous apprennent que lui-même semblait donner la préférence à ses dessins.

« Il trouvoit plus d'agrément à dessiner qu'à peindre, je l'ai vu souvent se dépiter contre lui-même de ce qu'il ne pouvoit point rendre en peinture, l'esprit et la vérité qu'il savoit donner à son crayon. »

Cette opinion de Gersaint semble avoir été partagée par ses contemporains.

« Les dessins de Watteau, dit Dargenville, sont estimés des curieux. Le crayon rouge était celui dont il se servait le plus souvent sur du papier blanc afin d'avoir des contre-épreuves, ce qui lui rendait son sujet des deux côtés : il a rarement relevé ses dessins de blanc, le fond du papier faisait cet effet : on en voit beaucoup aux deux crayons de pierre noire et de sanguine, ou du moins de plomb et de sanguine qu'il employait dans les têtes, les mains et les chairs, quelquefois les trois crayons étaient mis en usage; souvent il se servait de pastel, de couleurs à l'huile, à gouache, enfin tout lui était bon excepté la plume, pourvu que cela fît l'effet qu'il souhaitait; les hachures de ses dessins étaient presque perpendiculaires, quelquefois un peu couchées de droite à gauche, d'autres estompées avec quelques lavis légers et des coups ressentis : la liberté de la main, la légèreté de la touche, une finesse dans les profils des têtes, son goût de les coiffer, le caractère des



ÉTUDE A LA SANGUINE, PAR ANTOINE WATTEAU.

(Collection du British Museum.)

figures, des compositions, l'esprit qui y règne, indiquent aux curieux le nom de Watteau. »

Il est certain que le dessin de Watteau est incomparable. Sans



N° 311 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

parler du procédé si particulier qu'il emploie, de ce coup de crayon si spirituel, si hardi, si sûr; de ces expressions de forme si remarquable qui résultent d'un travail si ingénieux, si facile, si délicat, si élégant; sans parler de toutes ses qualités étonnantes de facture, le dessin de Watteau est, par l'aisance des contours, la souplesse



L'AMOUR AU THÉATRE ITALIEN.

La jalouse Italie éffrayant les Amours,
Les fait marcher de nuit, les contraint au mistère;
Mais une Serenade y supplée aux discours;

Un geste, un seul regard conclut ou rompt l'affaire.
L'impatient François en intrigue préfère
Des chemins moins couverts : les croyés-vous plus courts ?

(Réduction de la gravure de C. N. Cochin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)



L'AMOUR AU THÉATRE FRANÇOIS.

L'amour badine en France; il se montre au grand jour;
Il ne prend point de masque, il parle sans détour;
Il vit dans les festins, aux plaisirs il s'allie.
C'est une liberté que le nœud qui nous lie,
Nous servons sans contrainte et Bacchus et l'Amour
Et nos tristes voisins nous taxent de folie.

(Réduction de la gravure de C. N. Cochin, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

(Musée royal de Berlin.)

du modelé, l'animation du détail, si je puis ainsi dire, l'expression la plus complète qui ait jamais été employée par un maître pour développer sa pensée. Ce dessin de génie contient tout entière cette pensée charmante, il la contourne, l'enveloppe, la met au point avec une fidélité magnifique, ne laissant rien à désirer de plus pour en donner la pleine intelligence. Cela est évident, mais la peinture du maître ne donne-t-elle pas la même impression de plénitude? Est-elle donc moins expressive, moins savante ? Révèle-t-elle à un moindre degré les grâces de son génie?

Si le maître excellait à rendre avec quelques traits de sanguine la fleur de sa pensée, il est certainement un de ceux qui l'ont le moins altérée, diminuée, alourdie en la réalisant sous forme d'œuvre peinte. Dessinateur incomparable, Watteau était un non moins admirable peintre : il possédait tous les chatoiements, tous les bonheurs de la couleur. Ce Flamand doublé de Vénitien accorde en lui des qualités exquises de genres divers dont il forme un savoureux amalgame. Il est coutumier de combinaisons disparates qui se traduisent par des effets indéfinissables, dont lui seul a le secret. Son art est sien, même quand il pastiche. Et quelle sincérité! Ce n'est pas à Watteau qu'on reprochera d'avoir tenté d'en imposer avec le dehors d'une érudition apparente et factice. Son imagination guide seule sa main qui formule sans fard et sans maquillages. On dirait qu'il se fait gloire de sa fausse ignorance et l'étale complaisamment. Quel que soit le sujet qu'il traite, allégorie, mythologie, bataille, fantaisie de toute nature, il le griffe et le rajeunit. Sa république galante ne vient ni du nord ni du sud, elle est éclose en lui, malgré lui. Les personnages qui la peuplent ne sont d'un temps fixé que par le costume qu'ils portent. Dessin subtil et libre ou tableau soigneusement composé, modelé et peint, c'est tout un; dessins et tableaux sont fleurs du même jardin qui ne diffèrent que par la robe. Il est donc inutile et niais de donner aux uns le pas sur les autres et puéril de discuter leurs mérites respectifs.

Laissons le maître lui-même nous montrer ce qu'il pensait de ses propres ouvrages.

Nous savons déjà « qu'il voïait l'art beaucoup au-dessus de ce qu'il le pratiquoit », qu'il était critique implacable de soi; qu'il manquait de foi en son talent, qu'il n'y put jamais croire malgré les éloges qu'on lui prodiguait, malgré les succès d'argent et la bienveillance du public



A Messire Philippe de Cubiers, de Grimoard, de Pestels, de Lévy, Comte de Caylus,
Conseiller né d'honneur au Parlement de Toulouse, cy devant Colonel d'un Régiment de Dragons,
par son très humble et très obéissant serviteur S. H. Thomassin fils, 1725.

Voulez-vous triompher des Belles?
Débitez-leur des bagatelles;
Parlez d'un ton facétieux;
Et gardez-vous bien au près d'elles
De prendre un masque sérieux.

L'amour demande qu'on l'amuse
Il est enfant : toute la ruse,
Pour luy plaire, est d'estre badin
Et souvent au Sage il refuse
Tout ce qu'obtient un Arlequin.

(Réduction de la gravure de Thomassin fils, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

qui ne lui firent jamais défaut et vinrent à lui plus vite qu'à nul autre artiste de son temps.

Le mélancolique poète trouvait toujours qu'on lui payait sa peinture trop cher tant elle restait en dessous de son idéal. L'anecdote suivante prouve comme il se cotait bas.

« Un perruquier, dit Caylus, lui apporta une perruque naturelle, qui n'avoit rien de recommandable, mais dont cependant il fut enchanté. Elle lui parut un chef-d'œuvre de l'imitation de la nature. Certainement ce n'étoit pas celui de la nature frizée; car je la vois d'ici dans toute sa longueur et toute sa platitude. Il en demanda le prix; mais le perruquier, plus fin que lui, l'assura qu'il serait trop content s'il vouloit lui donner quelque chose de sa façon. Quelques études l'auroient satisfait. Wateau crut n'avoir jamais fait un si bon marché, et proportionnant son présent au bonheur de sa possession, il lui donna deux petits tableaux pendans, et peut-être du plus piquant qu'il ait fait. J'arrivai peu de temps après la conclusion de cette bonne affaire. En vérité il en avoit du scrupule. Il vouloit encore faire un tableau pour le perruquier et ce fut avec peine que je rassurai sa conscience. »

Voilà, j'espère, une modestie et une méconnaissance de soi poussées à une belle puissance ?

Nous avons déjà vu que Watteau composait et peignait avec une extrême rapidité. Cette facilité inouïe et tout à fait inusitée à son époque est certainement une des causes qui lui firent mésestimer ses propres œuvres. Elles lui coûtaient en apparence si peu ; il se sentait si incapable de les mûrir, de s'y appliquer longuement, qu'elles lui paraissaient frivoles. Il ne pouvait les prendre au sérieux. Un tableau était à peine entrepris, qu'il avait hâte de le voir fini. « L'esprit d'instabilité qui le dominait » le fit presque toujours produire hâtivement. S'éterniser sur une toile, impossible ; les fourmis lui grimpent aux jambes. Une semaine, c'est le maximum de sa patience ; toute œuvre dont l'exécution dépasse cette limite est réputée mort-née : il la gratte impitoyablement et sans regret.

Cette impatience dont gémissait Caylus et que Watteau conserva toute sa vie fut une conséquence de sa pauvre santé.

L'affreux cortège des phénomènes morbides qui accompagnent la phtisie rend impossible tout travail suivi.

Lorsqu'on tousse, qu'on brûle la fièvre, que les jambes flageolent,



WATTEAU ET M. DE JULIENNE.

Assis auprès de toy sous ces charmants Ombrages,
Du temps, mon cher Watteau, je crains peu les outrages.
Trop heureux ! si les traits d'un fidèlle Burin
En multipliant tes ouvrages,
Instruisaient l'Univers des sincères hommages
Que je rends à ton Art divin.

(Réduction de la gravure de Tardieu, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

comment s'atteler à une besogne de longue haleine ? On est impatient, tourmenté, nerveux.

Dans les moments de calme et de relatif bien-être, on entreprend



N° 312 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.* *(Réduction de la gravure de Boucher.)*

courageusement un ouvrage, on le pousse avec ardeur, on s'acharne, on voudrait le finir avant le retour prévu du malaise. Mais ce terrible malaise survient au cours de l'entreprise; alors le dégoût prend, et l'abandon suit.

C'est dans cette fébrile excitation qui ne laissa à Watteau ni repos,



Frontispice du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris*
(Réduction de la gravure originale de François Boucher.)

ni trêve, qu'il faut chercher la cause de sa manière de travailler et le pourquoi de ses préférences pour le dessin, pour le croquis surtout, qui s'exécute vivement.

Allez donc méditer une œuvre, la porter longuement dans le cerveau, la composer avec lenteur, la corriger, l'épurer avec soin, lorsqu'à chaque instant les forces vous trahissent, quand vous sentez que le temps vous pousse et que vos jours sont comptés. On court alors au plus pressé ; on fixe au galop ce que l'imagination poursuit; on met les bouchées en double.

Ainsi faisait Watteau, et c'est pourquoi il peignait trop vite au gré de ses amis : c'est aussi pourquoi il couvrait de ses adorables dessins des monceaux de feuilles volantes et même des cahiers reliés, aimables bégaiements de sa pensée, précieuse cassette où se trouvaient emmagasinés les chers trésors destinés à être mis plus tard en valeur.

« Quand il lui prenoit en gré de faire un tableau, dit Caylus, il avoit recours à son recueil. Il y choisissoit les figures qui lui convenoient le mieux pour le moment. Il en formoit des groupes le plus souvent en conséquence d'un fond de paysage qu'il avait conçu et préparé. Il étoit rare même qu'il en usât autrement.

Nous l'avons déjà dit : dans l'œuvre de Watteau la base, c'est le paysage ; les personnages y poussent au hasard de la fantaisie du maître, sans plan arrêté, et viennent s'harmoniser avec le tout ambiant comme par l'effet d'une chance heureuse.

Vainement on chercherait des idées dans la peinture de Watteau; rien ne fournit moins d'indications de suggestions précises que cet ensemble de ravissantes choses sans nom, sorties des doigts amaigris du peintre comme l'eau claire d'une source. Nulle part on n'y sent la douleur de l'enfantement, ni la recherche, ni l'halètement du travail.

Watteau dessinait d'après nature, mais il ne peignait que d'après ses dessins.

Ses tableaux ne sont que des réunions de croquis agencés dans une nature idéalisée.

La mémoire de son œil était prodigieuse. C'est à peine s'il lui fallait recourir à quelques étoffes et les faire poser pour habiller ses bonshommes.

Sa science était si profonde qu'il pouvait dessiner et peindre un tableau tout entier sans modèles et sans documents d'aucune sorte.



N° 123 du premier livre des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

(Réduction de la gravure de Ch. Cochin.)

Il écrivait sa pensée en caractères plastiques comme un autre avec les lettres de l'alphabet.

C'est le secret de sa fécondité.

Watteau est un indépendant et un fantaisiste de génie, qui broie, sans s'en douter, toutes traditions sous sa botte. C'est une de ces herbes folles qui poussent au hasard dans des terrains vagues, sans avoir été semées et dont l'éclat sauvage et franc éclipse tout autour d'elles.

Essayez de les domestiquer, ces belles plantes altières et libres, elles se fripent, se fanent et meurent.

Le vrai Watteau, le seul Watteau, c'est le Watteau qui n'obéit qu'à l'impulsion de son génie; celui-là est admirable; l'autre, le Watteau de la Vierge, des panneaux de Crozat, c'est un faux Watteau, un Watteau domestiqué qui nous donne l'idée de ce qu'il fût devenu si l'influence de son entourage eût prévalu contre son sentiment d'art et son indépendance.

Nous n'aurions pas parlé du procédé du maître si Caylus et Gersaint n'avaient déploré certaines de ses coutumes qui ne me paraissent pas avoir eu sur sa peinture l'influence qu'ils lui prêtent.

La facture de Watteau est si nette, sa manière de peindre si limpide, si dénuée de tout subterfuge, que son procédé consiste vraiment à n'en avoir aucun.

Voici cependant ce que dit Gersaint. Nous le reproduisons à titre purement anecdotique : « Pour se débarrasser plus promptement d'un ouvrage commencé, et qu'il étoit obligé de finir, il mettoit beaucoup d'huile grasse à son pinceau, afin d'étendre plus facilement sa couleur : il faut avouer que quelques-uns de ses tableaux périssent par là de jour en jour, qu'ils ont totalement changé de couleur, ou qu'ils deviennent très alés sans aucune ressource : mais aussi ceux qui se trouvent exempts de ces défauts sont admirables et se soutiendront toujours dans les plus grands cabinets. »

Franchement, nous ne regrettons point cette huile grasse; et ces tableaux *alés* nous plaisent infiniment.

A son tour, Caylus nous apprend que « Wateau, pour accélérer son effet et son exécution, aimoit à peindre à gras. Cette manœuvre a eu toujours beaucoup de partisans, et les plus grands maîtres en ont fait usage. Mais pour l'emploïer avec succès il faut avoir fait de grandes et d'heureuses préparations et Wateau n'en faisoit presque jamais. Pour y



N° 163 du tome second et dernier des « *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

(Réduction de la gravure de Boucher.)

suppléer en quelque façon, il étoit dans l'habitude, quand il reprenoit un tableau, de le refrotter indifféremment d'huile grasse et de repeindre par dessus. Cet avantage momentané a, par la suite, fait un tort considérable à ses tableaux : à quoi a encore beaucoup contribué une certaine malpropreté de pratique qui a dû faire tourner ses couleurs. Rarement il nettoyoit sa palette et étoit souvent plusieurs jours sans la changer. Son pot d'huile grasse dont il faisoit un si grand usage, étoit rempli d'ordures et de poussière et mêlé de toutes sortes de couleurs qui sortoient de ses pinceaux à mesure qu'il les y trempoit. »

Ces détails sur la cuisine du peintre sont intéressants, c'est pourquoi nous les avons transcrits littéralement. Mais avouons que l'indignation de Caylus est bien amusante.

Oh ! ce pot de Watteau, je le vois avec ses concrétions, ses bavures, ses stries de différents tons, juxtaposées ou mélangées les unes aux autres, au hasard des brosses trempées fiévreusement et à tour de bras sans qu'on ait jamais pris soin de les essuyer. Quelle incurie révoltante, quelle pratique de paysagiste indigne d'un peintre de figure qui se respecte !

Mais où donc sont-ils ces tableaux morts, ces tableaux tués par l'huile grasse? J'en sais de saturés qui sont admirables.

Sans doute le maître a deux manières de peindre fort différentes l'une de l'autre : il suffit de comparer au Louvre, par exemple, *l'Assemblée dans un parc* avec *l'Indifférent* pour s'en rendre compte. *L'Assemblée* est un Watteau sombre, monté de ton, culotté et tout imprégné de cette fameuse huile grasse; *l'Indifférent*, au contraire, est clair, propret, coquet, n'a jamais subi ce contact impur. Eh bien, du frais ou du *alé* quel est le plus plaisant ? le plus chatoyant ? le mieux conservé? Qui oserait se prononcer ? Le pot à huile grasse et sale n'est donc pas un engin destructeur si terrible, et Caylus avec Gersaint furent bien prompts à prendre l'alarme.

Cent quatre-vingts ans ont passé sur ces moribonds et voici qu'ils sont encore pleins de santé, de jeunesse et de gaillardise.

On peut augurer bien de leur avenir après une pareille épreuve.

Dargenville et Mariette pensent comme Caylus et Gersaint. Mais assez d'inutiles doléances.

Pour les uns et les autres, si Watteau eût été peintre d'histoire, qu'il eût essuyé ses pinceaux, fait sa palette tous les jours et renoncé à employer l'huile grasse, il pouvait devenir quelqu'un.



N° 282 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.* — (*Réduction de la gravure de Boucher.*)

Il est, hélas ! sale, négligent, incertain, quinteux, bohème, c'est un malheureux, un raté qui a peint juste assez pour donner à penser qu'il eût pu être un peintre; son insouciance, son entêtement à ne pas suivre les bons conseils de ses amis, l'hésitation de ses principes l'ont, hélas! confiné dans un genre inférieur et c'est grand dommage, car il valait mieux.



N° 305 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

L'avenir devait, il faut le reconnaître, cruellement affirmer le dire de ces braves gens.

Jamais peintre au monde, je crois, n'a subi plus d'humiliations que Watteau dans son œuvre.

Il fut un temps, et c'est hier, où le public en poussait le mépris si loin qu'on ne trouvait plus à en faire que des devants de foyer.

Watteau ne figurait même plus dans les ventes et quelqu'un de



SAINTE CATHERINE.

Étude à la sanguine, par Antoine Watteau, d'après Paul Véronèse.

(Ancienne collection de M. le baron de Schwiter.)

convenable n'eût pu avouer qu'il possédait quelque échantillon de ce rebelle.

Qu'on en juge par l'anecdote suivante tirée du catalogue raisonné de M. Ed. de Goncourt. Il s'agit de la *Fête de village*.

« Un jour de battue, M. Carrier était entré chez une espèce de chaudronnier, près la fontaine Gaillon. Il avise de l'œil, posée à terre, une toile qu'il débarrasse, du pied, de la ferraille qui la masquait : une toile de la dimension des grands Watteau, de la dimension de ses tableaux de Noces de village. « Combien cela? — Vingt francs, fait le ferrailleur. — « Vingt francs? Allons donc! Je la prends pour dix. — Prenez. »



N° 293 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*
(*Réduction de l'eau-forte de François Boucher.*)

« Le tableau placé dans l'atelier du peintre, arrive Saint, l'ancien maître de Carrier. Il tombe en arrêt devant le tableau et s'échappe tout à coup à dire à son élève : « Celui-la il faut me le céder, il faut que je te

« l'échange... — Eh bien! reprend M. Carrier, il est à vous; je vous « l'enverrai. » Bonington, qui, quelques jours avant, avait entrevu le tableau, revenait faire une visite à M. Carrier. Devant le tableau qui n'était pas encore parti : « Pour cela, s'écria-t-il, je vous donne, mon « cher, ce que vous voudrez, vous choisirez dans mes œuvres... dans les « plus importantes... vous prendrez tout chez moi! — Pas possible, mon « cher, reprend Carrier, je l'ai donné : Saint me l'a demandé de telle « manière que je n'ai pas pu lui refuser. — A Saint, à Saint, reprend « Bonington, mais ce n'est pas un homme capable de comprendre cette « peinture. » Et voilà le grand coloriste moderne, qui, toute une heure, avec la convoitise et l'entêtement d'un désir enragé, s'acharne à vouloir enlever le Watteau à Saint.

« A quelques années de là M. Saint était atteint d'une maladie de la moelle épinière; on vendait chez lui et le tableau de 10 francs se vendait 1,140 francs. Mais attendez! le tableau passait la mer, était vendu à Londres et Thoré le retrouvait dans la collection de M. Baring qui lui disait en avoir refusé 50,000 francs. »

C'est complet, n'est-ce pas?

Le public n'en voulait pas.

La dure patte de David s'était abattue sur tout le XVIIIe siècle.

Les petits maîtres étaient pulvérisés par le terrible régénérateur de la peinture.

Les grands sentiments, la convention romaine, le drame antique, remis à la mode, avaient inspiré au public le dégoût des adorables badinages dont il s'était régalé pendant plus d'un demi-siècle.

De gais, d'enjoués, de bons enfants, les gens étaient devenus moroses et taciturnes.

Les réminiscences grecques et romaines avaient tué l'amour gracieux avec Watteau, Boucher, Pater, Van Loo, Lancret, Chardin, Fragonard et tous les petits maîtres.

Et voilà comme on pouvait trouver chez des charbonniers ferrailleurs des Watteau pour deux pièces de cent sous.

Aujourd'hui les choses ont un peu changé.

Ces peintres aimables ont repris la place qui leur était si injustement contestée..

On s'arrache à coups de billets de banque des toiles dont on faisait fi quelques années auparavant.



N° 315 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

Sans revenir à l'enthousiasme immodéré qui fit pendant un moment de Boucher le premier, l'unique peintre, le seul digne d'être regardé, imité, le peintre incomparable supérieur à tous autres anciens et modernes, on a remis chacun à son plan.

Les majestueuses croûtes issues de l'école de David sont replongées dans l'ombre d'où elles n'eussent jamais dû sortir et les jolis ensorceleurs du XVIIIe siècle sont tirés triomphalement des greniers où ils s'enganguaient de poussière. Les chantres d'un « Olympe spécial » qui, sans âpreté, sans violence, avaient chanté les amours calmes, la volupté douce, les mœurs aisées, la vie facile et amusante, ont revu le jour.

Ils souriaient encore, les pauvrets, dans l'opprobre de leur rélégation, quand on les vint délivrer.

Oui, ils n'étaient point changés et c'était merveille que de voir réapparaître, sous l'éponge qui les décrassait, les réjouissantes couleurs de leur bonne santé.

Aussi comme on les fêta, comme on leur fut reconnaissant de la belle humeur qu'on exhumait en eux, de la joie expansive qu'ils rapportaient, du rayonnement chaud dont ils fondaient les glaces amoncelées !

Watteau reprit la tête de cette jolie famille dont il était le père légitime et depuis les petits maîtres vivent dans le respect et la douce admiration qui leur sera désormais indéfiniment départie.

Nous avons vu que Watteau avait le caractère fait de deux éléments qui se rencontrent rarement unis.

C'était un timide caustique.

Bon, mais pas jusqu'à la bêtise, s'il était doux et facile, s'il se laissait exploiter, par apathie, par indifférence, par une sorte de désintéressement dédaigneux, il n'aimait cependant pas qu'on abusât de sa patiente longanimité et savait remettre à leur place les imbéciles qui forçaient la note. Lorsqu'on réussissait à l'exaspérer, il avait à lui des procédés de pince-sans-rire pour rappeler les gens à l'ordre.

Qu'on en juge par le fait suivant. Il s'agit d'un peintre en miniature que Caylus ne nomme pas.

« Cet homme parloit assez bien, dit-il, mais trop abondamment de la peinture. Apparemment qu'il s'étoit contraint sur la parole, le jour qu'il fut chez Wateau, ou que celui-ci pour raccourcir l'importunité,



N° 337 du tome second et dernier des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, dessinées d'après nature par Antoine Watteau, et tirées des plus beaux Cabinets de Paris.*

n'avoit cherché qu'à s'en débarrasser; car il sçut lui tirer un tableau comme Patelin tire la pièce de drap de M. Guillaume.

« Ce miniaturiste étoit si persuadé de son mérite qu'il s'arrogeoit la perfection et la réussite des plus beaux ouvrages, par les conseils qu'il prétendoit avoir donnés à leurs auteurs, et la façon dont il disoit les avoir conduits sur l'accord, l'harmonie et la disposition. Il ne s'adressoit pas mal pour se faire honneur, Messieurs de Troy, de Largillière et Rigaud, qui dans ce temps étoient dans toute leur force. J'étois jeune. Il ne se méfioit pas de moi. Il ignoroit même mon goût pour la peinture. Un jour, avec la confiance et le faux enthousiasme d'un bavard quand on lui donne audience, il parla pendant plus de deux heures des corrections qu'il avoit fait faire à ces grands hommes et de la déférence qu'ils avoient pour la justesse de son goût. Je fus indigné de son orgueil et de sa suffisance; mais toute bonne qu'étoit la cause à défendre, je n'osai parler : je ne me sentis pas assez fort et je ne voulus pas ajouter ma défaite au triomphe que lui assuroient l'abondance de ses paroles et l'ignorance de ses auditeurs.

« Quelques jours après, causant avec Wateau sur le malheur des artistes qui sont injustement déchirés et qui souvent éprouvent la peine d'une mauvaise impression donnée aux sots ignorants, qui composeront toujours le plus grand nombre, je lui fis le récit de la conversation que j'avois entendue et je lui en nommai l'auteur. « Si je l'avais sçu d'un tel « caractère, me dit-il, je ne lui aurois pas donné un tableau ce jour-ci. » Alors, il me conta très plaisamment ce qui lui étoit arrivé avec ce même homme, bien résolu d'en faire son profit.

« Au bout de quelque temps, il vint voir Wateau le remercia du magnifique présent qu'il lui avoit fait, l'éleva fort au-dessus des plus grands ouvrages, et ajouta que cependant, après l'avoir examiné avec soin, il avoit remarqué plusieurs corrections qu'il y croïoit nécessaires. Wateau, intérieurement charmé de le voir s'enferrer de lui-même, lui dit qu'il les feroit avec plaisir. L'autre répliqua que s'il vouloit les faire sous ses yeux, il le conduiroit. Wateau y consentit. Celui-là, flatté d'une docilité dont il doutoit peut-être en arrivant, tira le tableau qu'il avoit apporté à tout hasard sous son manteau, et Wateau, d'un grand sang-froid, prit de l'huile d'aspic et ne le fit pas attendre pour lui rendre sa toile avec le bois d'une netteté charmante. Il voulut se fâcher, mais Wateau lui parla ferme, et vengea par merveille les grands hommes



POÏ NOU OU SERVANTE CHINOISE.

(N° 4 des *Diverses Figures chinoises peintes par Watteau, peintre du Roy, tirées du Cabinet de Sa Majesté, au château de la Meute.*

(Réduction de la gravure de Boucher, qui a gravé les douze pièces de cette suite.)

dont il lui fit sentir la supériorité, ajoutant qu'il ne lui convenoit pas d'en parler comme il faisoit. »

La leçon était bonne.

Ce n'est pas que Watteau fût coutumier de ces mouvements d'humeur.

Plutôt apathique, philosophe, ami de son repos, il laissait aller les choses sans faire semblant d'apercevoir celles qui pouvaient lui porter ombrage. Gillot, Crozat et même Audran, avaient eu cependant à se plaindre de son caractère.

Pour Pater, ce fut bien pis. Il était son compatriote et semblait, à cause de cela, autant que pour ses belles dispositions, avoir droit à quelque égard particulier de la part du maître qui l'avait, du reste, accepté comme élève. Or, Watteau brusquement, sans motif apparent, sans raison plausible, le mit un jour à la porte.

Le père de Pater « crut, dit Gersaint, que Watteau auroit pour un compatriote des facilités qui pourroient aider son fils à se perfectionner. Il le plaça donc chez lui, dans le dessein de le former; mais le jeune Pater trouva un maître d'une humeur trop difficile et d'un caractère trop impatient, pour se pouvoir prêter à la faiblesse et à l'avancement d'un élève ».

Cette expulsion sans cause sérieuse fut même plus tard l'objet d'un remords cuisant de la part du maître, qui, dans sa retraite de Nogent, faisant un retour suprême vers le passé, et examinant sa vie comme fait un moribond, se repentit amèrement de son injustice.

« Watteau, sur la fin de ses jours, se reprocha de n'avoir pas rendu assez de justice aux dispositions naturelles qu'il avait reconnues dans Pater ; il ne se fit nulle difficulté de me l'avouer, et ce fut pour lui un remords ; il poussa même la franchise de sa confession jusqu'à l'aveu qu'il l'avoit redouté. Il se fit alors un scrupule de n'avoir point aidé à cultiver ces heureux talens. Il me pria de le faire venir à Nogent pour réparer en quelque sorte le tort qu'il lui avoit fait en le négligeant, et pour qu'il pût du moins profiter des instructions qu'il étoit encore en état de lui donner. Watteau le fit travailler devant lui et lui abandonna les derniers jours de sa vie ; mais Pater ne put profiter que pendant un mois de cette occasion si favorable ; la mort enleva Watteau trop promptement. »

C'est probablement dans ces leçons données *in extremis* que Pater parvint à s'assimiler si bien la manière du maître, qu'il put être depuis



LE DÉNICHEUR DE MOINEAUX.

(Réduction de la gravure de Boucher, d'après l'arabesque peinte par Antoine Watteau.)

bien des fois confondu avec lui. Pater avouait ingénument, du reste, qu'il « devoit tout ce qu'il sçavoit à ce peu de temps, qu'il avoit mis à profit ».

Dans cette retraite de Nogent, ménagée par M. Le Fèvre à Watteau mourant, pour satisfaire à une dernière fantaisie, le peintre se recueillit.

Comme l'indique l'incident que nous venons de rapporter, il récapitula sa vie près de finir.

Watteau était honnête et bon. Si son humeur s'aigrissait parfois jusqu'à lui faire commettre quelque injustice, il s'en repentait aussitôt. C'était une instabilité maladive qui détruisait l'égalité naturelle de son caractère. Il n'avait pas l'ombre de méchanceté ni de rancune, mais il était susceptible et s'offusquait facilement d'actes insignifiants, de propos inoffensifs qui passaient inaperçus pour tous et le plongeaient, lui, dans de sombres accès de misanthropie. Il lui prenait alors d'impérieuses nécessités de solitude, et il disparaissait, se terrait en quelque coin ignoré, se mettant ainsi à l'abri des désagréments imaginaires que sa sensibilité lui faisait rencontrer dans le commerce de ses semblables. En ces moments d'hypocondrie, ses amis les plus intimes trouvaient tout juste grâce devant lui, et il ne consentait à voir qu'eux seuls.

Ce que nous savons des derniers jours de Watteau peut nous laisser supposer qu'ils furent relativement heureux.

Dans sa retraite de campagne il vivait, en effet, selon ses goûts, entouré des favoris de son cœur, Julienne, l'abbé Haranger, Gersaint. Ce dernier « allait le voir et le consoler tous les deux ou trois jours. Le curé du lieu aussi lui tenait bonne et assidue compagnie. Enfin, même en ce temps de suprême détresse physique, il trouvait encore moyen de travailler, témoin ce Christ en croix qu'il peignit pour le brave desservant auquel il avait confié son âme.

Il était depuis si longtemps habitué à languir, tant de fois déjà il avait été touché par ces angoissantes faiblesses de poitrinaire, que cet état final ne lui apparaissait que sous la forme des crises dont il était coutumier.

Ce qui l'indique clairement, c'est qu'il attendait avec impatience la renaissance de ses forces pour entreprendre un nouveau voyage de Valenciennes, où Gersaint avait promis de l'accompagner.

Il ne se croyait donc pas au bout, et, dans ce que racontent Caylus et Gersaint, on sent bien que, malgré ses entretiens suivis avec le



L'ESCARPOLETE

Au jeu d'Escarpolète, Acis voit sa Bergère
Prendre d'un air dispos ses innocens Ébas :
Il l'Excite, il l'anime, il l'aide de ses Bras ;
Trop content de la voir encore plus légère.

Pour dresser une Agnès à l'Éflort qu'elle a pris,
Tel un galant adroit met tout l'art en usage :
Mais bientôt il la trouve à son gré trop volage ;
Du fruit de ses leçons, il n'est point d'autre prix.

(Réduction de la gravure de L. Crépy fils, d'après l'arabesque peinte par Antoine Watteau.)

curé de Nogent, dont il se moquait, du reste, entre temps, malgré les pensées pieuses qui le hantaient et prenaient corps dans sa dernière œuvre, malgré ce caractéristique examen de conscience dont le rappel de Pater fut l'une des manifestations les plus intéressantes, malgré ce désir de racheter ses fautes, il ne se savait pas si près de la fin, et fut surpris par la mort, comme le sont la plupart des phtisiques, qui ne font jamais de si beaux projets que lorsque leur dernier jour est proche.

C'est ainsi que, tout en écoutant avec satisfaction et recueillement les exhortations de son curé, en s'entretenant avec lui, presque chaque jour, de choses édifiantes, en abandonnant les sujets de tableau qu'il avait affectionnés toute sa vie, il priait néanmoins son ami Gersaint de faire l'inventaire de ses effets et de les vendre afin de réunir un petit capital destiné à lui permettre de retourner en son pays respirer l'air natal dont il attendait encore grand bénéfice. N'est-ce pas l'évidente preuve qu'il lui restait encore au cœur un espoir sérieux, sinon de guérir, du moins de prolonger sa misérable existence?

Cette suprême consolation de revoir Valenciennes lui fut refusée.

La mort le prit, mais doucement et sans affres.

Si l'on en croit Dargenville, en effet, il conserva au dernier moment assez de lucidité, de présence d'esprit, de calme, de sensibilité artistique, et même de son humeur un peu caustique, pour dire à ce bon curé de Nogent, qui lui présentait à embrasser un Christ en croix de pacotille : « Otez-moi ce crucifix, il me fait pitié ! Est-il possible qu'on ait si mal accommodé mon maître ? »

Cette pointe *in articulo mortis* suffit à prouver qu'il ne souffrait guère et que son agonie n'eut rien de trop cruel.

Watteau mourut entre les bras de Gersaint, le 18 juillet 1721. Il était âgé de trente-sept ans.

Le succès lui était venu vite; on s'était toujours disputé ses toiles. N'étant pas homme de grande dépense, vivant très simplement et très médiocrement, il était parvenu à amasser 9,000 francs dont trois provenaient de la vente de ses hardes! « C'étoit là, dit Gersaint, tout le fruit de ses travaux. »

Ce résultat se passe de commentaire, mais il peut être un sujet de réflexions salutaires pour les impatients qui, au sortir de l'atelier, entrevoient déjà, dans leurs rêves ambitieux, le profil de leur hôtel futur à travers les perspectives du parc Monceau.



GILLE.

(Réduction de la gravure de Mlle Rhodon, d'après le tableau d'Antoine Watteau.)

(Collection La Caze, au Musée national du Louvre.)

Ce furent M. de Julienne, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, M. Hénin et Gersaint que Watteau institua ses héritiers. Ils se partagèrent les dessins dont Gersaint avait déjà reçu le dépôt.

La mort de Watteau ne fit point de bruit.

En lui cependant s'éteignait le peintre enchanteur, le maître ingénu, le créateur inconscient d'une peinture nouvelle, le suave poète, le virtuose génial qui mène le branle artistique du XVIIIe siècle.

Nul talent ne fut plus varié que celui de Watteau. Il a touché à tous les genres et peint des scènes de toute nature. Sujets religieux, mythologiques, historiques, satiriques, sujets de mœurs et de fantaisie, scènes militaires et champêtres, paysages, arabesques, il a tout abordé, tout traité de main de maître.

La gloire d'être un grand peintre lui revient tout entière, car ceux qui présidèrent à son éducation artistique étaient plutôt faits pour fausser que pour former son goût.

Un peu sec, très incertain au début, on le voit se modifier à partir du moment où, par suite de son entrée chez Audran, il peut se mettre en communication avec Rubens.

Alors une transformation complète s'opère en lui.

Sa manière s'élargit, il prend de l'envergure, se plaît moins aux détails, aux minuties qui le charmaient jadis.

Le séjour recueilli qu'il fit dans un palais peuplé de chefs-d'œuvre, ses promenades solitaires sous les grands arbres d'un parc incomparable, tirèrent Watteau de cette sorte d'hésitation fluctuante où il avait erré jusque-là. Les analogies de tendance qu'il avait avec Gillot, le premier homme de talent dont il reçut les conseils, avaient fixé son goût. C'est bien chez Gillot que Watteau devint amoureux de la comédie italienne et de toutes ces scènes de mœurs dont il se fit le maître interprète; mais c'est chez Audran qu'il vit la peinture, qu'il l'apprit, qu'elle l'émut, qu'il s'y forma, qu'il développa son talent et devint peintre.

Ce jeune homme, « jusque-là sans secours », comme dit Caylus, se sentit étayé par Rubens.

Rubens fut son véritable éducateur.

Ce grand et hardi coloriste communiqua à son fanatique élève un peu de son audace et lui donna confiance.

Watteau ne prend d'aplomb qu'à partir du jour où il a compris Rubens.

Au sortir de chez Audran seulement, il se sent capable de peindre.

Quel peintre sera-t-il, cela n'est point encore dit.

Restera-t-il Flamand, humble disciple courbé sous le joug du maître d'Anvers, dévot à l'esthétique d'une école dont il subit l'influence capiteuse? Peut-être.

Mais il entre chez Crozat et se trouve tout à coup entouré de chefs-d'œuvre tous également admirables, quoique de familles différentes.

Lui qui n'a connu qu'un peintre, il vit au milieu de vingt autres; il passe de Flandre en Italie.

Une évolution se fait alors en lui.

Il ne trahit pas Rubens, mais dans son cerveau il le loge avec d'autres compagnons, subit insensiblement les effets heureux de cette promiscuité, et voilà que, sous l'influence du ciel, de la lumière, de la fantaisie, de la gaieté française, le Flamand s'évanouit, et que, du creuset mystérieux où s'élaborent tous les éléments subtils venus de Flandre et d'Italie, sort un peintre français, que dis-je ? le plus Français de tous les peintres!



DESSIN DE WATTEAU.

(British Museum.)

L'immense travail qu'accomplit Watteau, la carrière qu'il fournit, il faut, pour s'en rendre compte, lire le superbe monument élevé à sa mémoire par M. Ed. de Goncourt, je veux dire le catalogue raisonné des œuvres de ce maître mort à trente-sept ans!

De ces œuvres dispersées aujourd'hui aux quatre coins du monde c'est l'Angleterre et l'Allemagne qui possèdent, je crois, la majeure partie, mais le Louvre contient heureusement des échantillons complets de son talent.

Onze toiles, parmi lesquelles cet adorable *Embarquement pour Cythère,* « ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre français », « la merveille

des merveilles » du maître, donnent, par la variété de leur facture et de leur composition, une idée presque complète de sa virtuosité. Une trentaine de dessins permettent en outre d'apprécier la science et l'habileté en même temps que la délicatesse et la spiritualité de sa touche.

Ces œuvres, péniblement recueillies et réunies après la tourmente qui faillit les engloutir à jamais, par le magnifique donateur qui a enrichi notre Musée national d'une collection unique, sont désormais immuablement entrées dans la gloire. On ne les en dépossédera plus, et, tant que le goût des arts régnera dans le monde, Watteau sera salué comme le créateur de l'école indépendante originale et gaie, qui, par ses qualités vraiment françaises, reflète le mieux notre esprit et notre caractère national.



CATALOGUE ET BIBLIOGRAPHIE

Registres de l'Académie.

Archives des arts.

Abecedario de Mariette.

Lettre de Crozat à la Rosalba, 11 août 1721.

Le Mercure de France, août 1721.

L'Ennuy d'un quart-d'heure. Brochure, 1736.

Vie d'Antoine Watteau, peintre de figures et de paysages, sujets galants et modernes, lue à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 3 février 1748, par le comte de Caylus.

Réponse faite à Monsieur le comte de Caylus à l'occasion de la lecture à l'Académie de la Vie de feu Watteau, par M. Coypel, le 3 février 1748.

L'Œuvre d'Antoine Watteau, peintre du Roy en son Académie Roïale de Peinture et de Sculpture d'après ses Tableaux et Desseins originaux, tirez du cabinet du Roy et des plus curieux de l'Europe, par les soins de M. de Julienne, à Paris. Tiré à cent exemplaires des premières épreuves, imprimées sur grand papier.

Dictionnaire portatif des beaux-arts, de Lacombe, 1759.

Abrégé de la vie des plus fameux peintres, par Dargenville. Édition de 1762.

Abrégé de la vie d'Antoine Watteau, par M. de Julienne.

Anecdotes des beaux-arts, par Nogaret.

Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère, par Gersaint. Notice de Pater.

Galerie des peintres célèbres, par Lecarpentier. Notice sur Watteau imprimée en 1821.

Notice sur Antoine Watteau, par M. Arthur Dinaux, 1834.

De la conservation et de la restauration des tableaux, par Horsin Déon. Paris, 1851.

Les Peintres des fêtes galantes, par Charles Blanc. Paris, 1853.

Treasures of Art in Great Britain : Being an Account of the Chief Collections of Painting, Drawings, Sculptures, Illuminated Mss., etc., etc., by Dr Waagen, Director of the Royal Gallery of Pictures. Berlin, 4 volumes; London; John Murray, 1854-1857.

Les Artistes français à l'étranger, par L. Dussieux. Paris, 1856.

Trésors d'art en Angleterre, par W. Burger. Troisième édition, Paris, veuve Jules Renouard, 1865.

Antoine Watteau. Conférence, par M. Léon Dumont, 1866.

Antoine Watteau, son enfance et ses contemporains. Brochure publiée en 1867 par M. Louis Cellier.

Notice des tableaux exposés dans les galeries du Musée national du Louvre.

L'Art du XVIIIe siècle, par MM. Edmond et Jules de Goncourt.

Histoire de la peinture flamande, par M. Alfred Michiels.

La Régence, par Arsène Houssaye.

Antoine Watteau, sa vie, son œuvre et les monuments élevés à sa mémoire, par G. Guillaume.

Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau, par M. Edmond de Goncourt. Rapilly, 1875.

Antoine Watteau. Brochure. Paris, 1877.

XVIIIe siècle, par Paul Lacroix. Paris, Didot, 1878.

Histoire des peintres de toutes les Écoles, par Charles Blanc.

L'École française au XVIIIe siècle, par M. Auguste Nicaise. Un volume, 1884.

Watteau en Angleterre, par Louis Cellier. *Revue de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes*, t. XXII.

Revue occidentale, numéro du 1er novembre 1884. Appréciation d'ensemble sur l'œuvre d'Antoine Watteau, par M. Paul Foucart.

Deuxième Centenaire de la naissance de Watteau (l'homme, le monument). Brochure in-8°, par M. Paul Foucart.

Almanach de Valenciennes, 1885.

Catalogue de M. Benjamin Fillon.

Les principaux collectionneurs de Watteau sont :

A Paris, les barons Alphonse et Edmond de Rothschild.

A Londres, la Reine, à Buckingham Palace, Lady Wallace, Mme Lyne Stephens, le duc de Devonshire, le baron Alfred de Rothschild, MM. R. S. Holford et Alfred Morrison.

A Édimbourg, lord Murray.

A Berlin et à Potsdam, l'Empereur d'Allemagne.

Le Musée national du Louvre, le Musée Impérial de l'Ermitage, la Galerie des Offices, le Museo del Prado, le Musée royal de Berlin possèdent des œuvres de Watteau.

Un événement artistique sans précédent, en ce qui concerne Watteau, la vente, après décès, de la collection de Miss James a eu lieu chez MM. Christie, Manson et Woods, à Londres, les 20 et 22 juin 1891.

Elle comprenait deux tableaux et quatre-vingt-deux dessins d'Antoine Watteau. Les amateurs nous sauront gré de reproduire ici ces enchères, qui demeureront au nombre des plus célèbres.

TABLEAUX

L'Occupation selon l'âge, un des chefs-d'œuvre du maître. Adjugé à 136,500 fr. A été gravé par Dupuis.)

L'Accord parfait. Adjugé à 91,875 fr. (A été gravé par Baron.)

DESSINS

288[1]. *Enfant assis sur un siège* — 7 pouces anglais sur 4 pouces 3/4. — Adjugé à 945 fr., à M. Deprez.

289. *Tête de femme* (Collection J. G. Haquier), gravée sous le n° 254 des *Figures de différents Caractères, de Paysages et d'Études, par* Antoine Watteau, *tirées des plus beaux Cabinets de Paris* — 3 7/8 sur 3 1/4. — Adjugé à 682 fr. 50, à M. Agnew.

290. *Tête de femme tournée vers la droite,* gravée sous le n° 82 des *Figures de différents Caractères, etc.* — 8 7/8 sur 3 1/2. — Adjugé à 866 fr. 25, à M. Agnew.

291. *Tête de femme tournée vers la gauche* — 6 1/2 sur 3 3/4. — Adjugé à 1,968 fr. 75, à M. Martyn Colnaghi.

292. *Deux têtes de femme* — 9 1/4 sur 6 1/2. — Adjugé à 1,050 fr., à M. Salting.

293. *Une Dame et deux enfants,* gravés sous les n°s 228 et 238 des *Figures de différents Caractères* — 9 1/2 sur 6 3/8. — Adjugé à 1,207 fr. 50, à MM. Paul et Dominic Colnaghi.

294. *Tête d'homme coiffée d'un grand chapeau et petite figure en pied du même personnage* (Collection Paignon-Dijonval) — 10 1/2 sur 8 1/4. — Adjugé à 525 fr., à M. Tooth.

295. *Une Dame assise, tenant un ruban, et deux autres dames debout* — 6 1/2 sur 8 5/8. — Adjugé à 813 fr. 75, à MM. P. et D. Colnaghi.

296. *Trois Études de la même figure d'homme dans diverses attitudes* (Collection Paignon-Dijonval) — 5 5/8 sur 8 3/4. — Adjugé à 433 fr. 15, à M. Martyn Colnaghi.

297. *Tête d'homme coiffée d'un chapeau* — 5 sur 4 1/2. — Adjugé à 787 fr. 50, à M. Nathan.

298. *Deux Études d'hommes qui s'étirent* — 6 1/2 sur 8 3/4. — Adjugé à 170 fr. 65, à M. Martyn Colnaghi.

299. Feuille sur laquelle se voient : *Un Porte-étendard, deux autres figures, trois études de mains, un château, etc.* (Collection Dimsdale) — 7 1/8 sur 9 1/2. — Adjugé à 892 fr. 50, à M. Deprez.

1. Les numéros sont ceux du Catalogue de la vente des 20 et 22 juin.

300. *Un Homme assis* (Collection de Sir Thomas Lawrence) — 8 1/4 sur 9. — Adjugé à 472 fr. 50, à M. Mucder.

301. *Le Guitariste* (Collection du baron Vivant Denon et Collection Dimsdale) — 12 sur 8 1/4. — Adjugé à 3,150 fr., à M. Agnew.

302. *Dame assise, ayant en face d'elle deux groupes de sculpture représentant des enfants lutinant des chèvres* — 8 3/4 sur 14 3/4. — Adjugé à 1,076 fr. 25, à M. Deprez.

303. *Un Homme à longue chevelure, tourné vers la droite, accorde son violon* (Collection Brisart) — 8 sur 6. — Adjugé à 367 fr. 50, à M. Doyle, directeur de la *National Gallery of Ireland.*

304. *Un Moine*, n° 34 des *Figures de différents Caractères* — 13 1/4 sur 9. — Adjugé à 708 fr. 75, à MM. Paul et Dominic Colnaghi.

305. *Trois têtes de femme, dont l'une est tournée à droite et les deux autres à gauche* — 5 1/4 sur 6 7/8. — Adjugé à 1,100 fr., à M. Obach.

306. *Jeune Fille assise; elle est coiffée d'un chapeau* — 10 sur 6 1/2. — Adjugé à 761 fr. 25, à MM. Paul et Dominic Colnaghi.

307. *Deux croquis pour le tableau :* La Leçon d'amour (Gravée par Dupuis) : *Une femme cueillant une fleur; une autre femme rajustant son bas* (Collection William F. Watson) — 10 1/4 sur 8 1/4. — Adjugé à 5,906 fr. 25, à M. Wertheimer.

308. *Tête de jeune fille tournée à gauche* — 3 7/8 sur 3 1/4. — Adjugé à 735 fr., à M. Martyn Colnaghi.

309. *Une Dame assise, un éventail à la main*, n° 19 des *Figures de différents Caractères* — 8 1/4 sur 5 1/8. — Adjugé à 1,338 fr. 75, à M. Knowles.

310. *Mendiante assise* (Collection Dimsdale), dessin exécuté au verso d'une lettre — 12 sur 8. — Adjugé à 1,023 fr. 75, à MM. Paul et Dominic Colnaghi.

311. *Comédien se démasquant, et deux autres figures* — 6 1/4 sur 4 3/4. — Adjugé à 2,126 fr. 25, à M. Agnew.

312. *Cavalier aidant une dame à se lever, étude pour* L'Embarquement pour Cythère, *du Musée du Louvre* — 13 1/4 sur 9. — Adjugé à 1,102 fr. 50, à M. Salting.

313. *Une main et une femme étendue à terre*, n° 336 des *Figures de différents Caractères* — 5 1/2 sur 3 7/8. — Adjugé à 1,128 fr. 75, à M. Salting.

314. *Trois Études de chiens et un léopard* qui doit être le n° 26 de la collection de M. de Julienne — 7 1/4 sur 6 1/4 et 5 1/2 sur 8 1/2. — Adjugé à 328 fr. 15, à M. Ward.

315. *Une main gauche de femme et une figure d'homme couché* — 4 1/2 sur 6 1/2. — Adjugé à 176 fr. 25, à MM. P. et D. Colnaghi.

316. *Mehemet Riza Bey, ambassadeur de Perse en France en 1715*, étude d'après nature signée (Collection Brisart), n° 122 des *Figures de différents Caractères* — 12 sur 7 3/4. — Adjugé à 997 fr. 50, à M. Stephan Bourgeois.

317. *Tête d'homme et deux femmes assises dos à dos* (Collection de Lord Spencer) — 5 3/4 sur 9. — Adjugé à 787 fr. 50, à M. H. Lacroix.

318. *Finette et deux figures de danseurs* — 6 sur 10 1/8. — Adjugé à 472 fr. 50, à M. Martyn Colnaghi.

319. *Profil d'abbé tourné vers la gauche* — 6 sur 5. — Adjugé à 170 fr. 65, à M. Doyle.

320. *Trois Études de mains de femmes et une main d'homme* — 4 1/2 sur 6. — Adjugé à 131 fr. 25, à MM. P. et D. Colnaghi.

321. *Un Homme tenant un flacon et une serviette, un buste de femme, et les bras d'un flûtiste* — 7 1/8 sur 9 1/4. — Adjugé à 971 fr. 25, à M. Deprez.

322. *Une Dame vue de dos*, n° 304 des *Figures de différents Caractères* — 5 1/2 sur 3 3/4. — Adjugé à 577 fr. 50, à M. Doyle.

323. *La même fillette étudiée deux fois, la première, le regard en l'air; la seconde, les mains sur une table* — 6 1/8 sur 6 1/4. — Adjugé à 5,775 fr., à M. Agnew.

324. *Femme vue de dos sur une balançoire* (Collection de Lord Spencer), n° 260 des *Figures de différents Caractères* — 6 1/2 sur 5 1/8. — Adjugé à 1,378 fr. 75, à M. Agnew.

325. *Jeune Fille assise vue de dos*, n° 243 des *Figures de différents Caractères* — 8 5/8 sur 9 1/2. — Adjugé à 1,978 fr. 25, à MM. P. et D. Colnaghi.

326. *Une Dame debout tenant un éventail devant sa bouche* — 10 sur 6 1/2. — Adjugé à 840 fr., à M. H. Lacroix.

327. *Une Dame à sa toilette, étude pour le tableau de* La Toilette, *appartenant à Lady Wallace* — 9 1/4 sur 10. — Adjugé à 1,575 fr., à M. Salting.

328. *Trois Études de la même femme* (Collection Haquier) — 13 1/2 sur 9 1/2. — Adjugé à 7,087 fr. 50, à M. Stephan Bourgeois.

329. *Deux têtes de femmes, les yeux baissés, l'une tournée à droite, l'autre à gauche* (Collection de Lord Spencer) — 9 sur 6 3/4. — Adjugé à 630 fr., à M. Stephan Bourgeois.

330. *Jeune Fille cousant, les yeux baissés*, n° 36 des *Figures de différents Caractères* — 8 1/2 sur 6. — Adjugé à 2,100 fr., à M. Agnew.

331. *Un Gille* — 16 sur 10 3/4. — Adjugé à 183 fr. 75, à Sir John Lubbock.

332. *Comédien italien, étude pour le tableau les* Comédiens italiens, gravé par Baron (Collection Le Brun) — 15 1/2 sur 11 1/2. — Adjugé à 7,875 fr., à M. Agnew.

333. *Étude pour une des figures de* L'Amour au Théatre-Italien — 10 1/2 sur 8 1/8. — Adjugé à 218 fr. 15, à M. H. Lacroix.

334. *Le Conteur, étude pour le tableau de ce nom qu'a gravé Cochin* — 13 3/4 sur 10 3/4. — Adjugé à 1,050 fr., à M. Agnew.

335. *Tête d'enfant et deux joueurs de flûte* (Collection Brisart), n°s 88 et 232 des *Figures de différents Caractères* — 8 1/2 sur 13 1/4. — Adjugé à 3,412 fr. 50, à M. Stephan Bourgeois.

336. *Guitariste tourné vers la gauche* — 10 sur 10 3/8. — Adjugé à 787 fr. 50, à M. Philpot.

337. *Jeune Fille assise et tenant un cahier de musique, étude pour une des figures de* L'Accord parfait — 9 1/2 sur 6 1/4. — Adjugé à 1,680 fr., à M. Joseph.

338. *Trois Études de femme représentée à gauche, tenant un cahier de musique sur les genoux; au centre, jouant de la guitare, et, à droite, de proportions plus*

grandes (Collections Lord Spencer et W. Esdaile) — 10 1/4 sur 15. — Adjugé à 5,512 fr. 50, à M. Wertheimer.

339. *Cinq têtes de femmes et deux de jeunes garçons* — 9 sur 14. — Adjugé à 17,062 fr. 50, à M. Wertheimer.

340. *Trois Études de la tête de Mme Duclos, de la Comédie-Française* (Collection Dimsdale) — 9 sur 12 1/4. — Adjugé à 9,187 fr. 50, à M. Wertheimer.

341. *Deux Gilles et deux têtes,* nos 280 et 333 des *Figures de différents Caractères* — 10 1/4 sur 15 3/4. — Adjugé à 4,200 fr., à M. Stephan Bourgeois.

342. *Un Dormeur, dessiné au verso d'une lettre de l'artiste* — 3 3/4 sur 7. — Adjugé à 183 fr. 75, à Sir John Lubbock.

343. *Tête de femme tournée à gauche* (Collection du baron Vivant Denon) — 6 sur 8. — Adjugé à 2,625 fr., à M. Agnew.

344. *Esclave oriental portant une tasse,* n° 312 des *Figures de différents Caractères* — 7 3/4 sur 4. — Adjugé à 866 fr. 25, à M. Deprez.

345. *Figure de femme en pied,* n° 46 des *Figures de différents Caractères* — 5 1/4 sur 3 1/8. — Adjugé à 393 fr. 75, à M. Bailey.

346. *Une Femme vue de dos, un homme coiffé d'un chapeau et tenant une canne et des gants, et un homme tenant un tricorne sous le bras* — 6 sur 6 1/2. — Adjugé à 472 fr. 50, à M. Doyle.

347. *Tête de jeune fille, les yeux baissés* (Collection Brisart), n° 344 des *Figures de différents Caractères* — 4 3/4 sur 3 7/8. — Adjugé à 971 fr. 25, à M. Nathan.

348. *Profil d'un abbé avec la calotte noire* (Collection Brisart) — 5 1/2 sur 3 7/8. — Adjugé à 1,076 fr. 25, à M. Deprez.

349. *Tête d'homme coiffée d'un tricorne* — 9 7/8 sur 4 1/2. — Adjugé à 1,968 fr. 75, à M. Martyn Colnaghi.

350. *Figure d'homme en pied, le chapeau dans la main droite* — 7 1/4 sur 5 1/8. — Adjugé à 196 fr. 25, à M. Joseph.

351. *Un Paysage* (Collection Paignon-Dijonval) — 5 1/2 sur 7 1/2. — Adjugé à 91 fr. 90, à M. Sweeney.

352. *Deux figures de danseurs et un homme tenant une béquille* — 7 sur 8 1/4. — Adjugé à 525 fr., à M. Deprez.

353. *Femme debout et femme assise vue de dos,* nos 268 et 77 des *Figures de différents Caractères* — 6 1/2 sur 7 1/4. — Adjugé à 341 fr. 25, à M. Sweeney.

354. *Un Homme étendant la main droite, et une figure de femme* — 7 1/2 sur 4 1/2. — Adjugé à 157 fr. 50, à M. Sweeney.

355. *Un Chasseur assis et buvant, un autre debout et tenant un fusil,* n° 14 des *Figures de différents Caractères* — 5 5/8 sur 7 3/8. — Adjugé à 105 fr., à MM. P. et D. Colnaghi.

356. *Un Danseur,* n° 61 des *Figures de différents Caractères* — 5 1/4 sur 3 1/4. — Adjugé à 183 fr. 75, à M. Sweeney.

357. *A gauche, un cavalier en pied, la main sur la garde de son épée; à droite, un danseur, les mains derrière le dos* — 6 1/4 sur 4 1/2. — Adjugé à 288 fr. 75, à M. Gallman,

358. *Un Flûtiste assis et un Pierrot tenant des lunettes* — 4 1/2 sur 3 1/2 et 3 1/4 sur 2 3/4. — Adjugé à 118 fr., à M. Gallman.

359. *Deux Hommes portant des paniers sur le dos* — 6 1/4 sur 5. — Adjugé à 131 fr. 25, à M. Gallman.

360. *Pierrot et Arlequin, accompagnés d'un chien* — 5 1/4 sur 6 1/4. — Adjugé à 131 fr. 25, à M. Nathan.

361. *Deux Jeunes Gens assis et un troisième agenouillé entre eux deux* — 5 1/2 sur 8 1/2. — Adjugé à 301 fr. 90, à M. Gutekunst.

362. *Tête d'homme,* esquisse à l'huile sur papier — 5 sur 3 3/4. — Adjugé à 1,050 fr., à M. Stephan Bourgeois.

363. (A partir de ce numéro les dimensions ne sont plus cataloguées.) *Tête de jeune fille et Croquis*, deux feuilles. — Adjugé à 56 fr. 25.

364. *Deux feuilles représentant chacune une femme debout, l'une d'elles en riche toilette.* — Adjugé à 262 fr. 50.

365. *Figure de Satyre et Croquis de jeune fille assise.* — Adjugé à 577 fr. 50. Ces six dessins ont été adjugés à M. Gutekunst.

366. *Étude d'enfant couché* (Collection Benjamin West). — Adjugé à 144 fr. 40, à M. Philpot.

367. *Bacchus.* — Adjugé à 168 fr. 75, à M. Sweeney.

SIGNATURE DE JEAN-ANTOINE WATTEAU.

TABLE DES GRAVURES

GRAVURES HORS TEXTE

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS — IMPRIMERIE DE L'ART
E. MÉNARD ET Cie, 41, RUE DE LA VICTOIRE.



Paris — Imprimerie de l'Art. E. MÉNARD et Cie, 41, rue de la Victoire.